

# Plaine Tikar

**Coordinateur :**  
**Edmond DOUNIAS**

**Contributions de :**  
**Mathilde ANNAUD, Corinne DALLIÈRE, Éric GARINE WICHATITSKY,**  
**Anne DELORME, Edmond DOUNIAS, Alain FROMENT, Georges KOPPERT**

**Référence aux travaux des collègues du programme conjoint**  
**"Écologie humaine en écotone forêt-savane" :**  
**Séverin ABÉGA, Julienne ANOKO, François BAILLON, Coralie CLÉMENT,**  
**Michèle DELNEUF, Bruno Di GIUSTO, Hélène LENOIR,**  
**Luc MEBENGA TAMBA, Thierry OTTO, Patrick PASQUET,**  
**Honorine RIKONG ADIÉ, Estelle SAJO NANA, Olivier TILQUIN,**  
**Paul TONKOUNG, Rigobert TUECHE, Aurélie VÉRET, Wang SONNE**

## INTRODUCTION : LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE ET QUESTIONNEMENTS

La région de mosaïque forêt-savane, située au centre du Cameroun, nous permet de questionner la notion d'adaptation biologique, culturelle et technique par l'étude d'un groupe humain qui a quitté ses savanes d'origine près de deux siècles auparavant, pour aller à la rencontre de la forêt plus méridionale. La zone de transition forêt-savane est d'autant plus intéressante qu'il s'agit d'un milieu très dynamique, évoluant dans le sens d'une avancée de la forêt sur la savane. La réaction d'une population qui a migré avec son écologie de savane, face au phénomène de progression forestière *a priori* antagoniste à ses motivations de production, constitue en soi un cas d'école. Il est par ailleurs plus facile de suivre l'impact des activités humaines lorsqu'elles s'expriment sur un milieu qui évolue très rapidement, les changements étant mesurables sur un pas de temps de seulement quelques décennies. Mais l'adaptation ne se fait pas uniquement par rapport au milieu physique. Les Tikar, politiquement organisés en chefferies hiérarchisées, ont trouvé sur leur route des populations autochtones des marges forestières, donc disposant d'une connaissance empirique sur un milieu dont les Tikar ignoraient tout. S'appuyant sur leur système politique alliant plasticité et rigidité, les Tikar ont dû composer un difficile dosage entre l'absorption de ces sociétés autochtones et la construction d'une identité ethnique métissée. Ce contexte humain est particulièrement propice à l'étude de la circulation des savoirs et de la complexité des échanges interethniques (politiques, sociaux, culturels, symboliques, économiques, cognitifs...).

Depuis peu, la plaine tikar est soumise à de multiples perturbations et projets de développement (exploitation forestière, barrage hydroélectrique, projets d'aménagements). Outre le fait que les écosystèmes en soient profondément affectés, on peut s'interroger sur la capacité du système politique Tikar à réagir à de nouvelles pressions économiques et culturelles. Ainsi, des recherches historiques, socio-politiques et ethno-écologiques ont été menées en parallèle aux études écologiques, afin d'appréhender l'attitude des Tikar face au changement (Bahuchet *et al.* 1998).

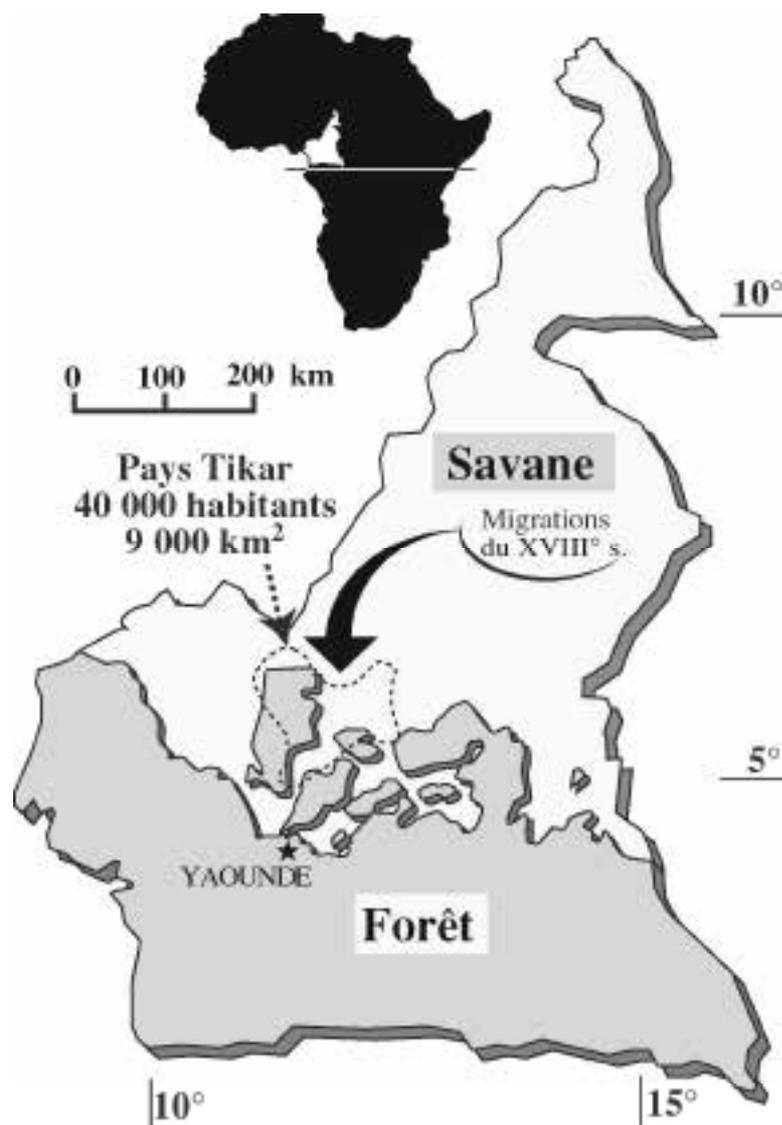


Figure 1 : Transition forêt/savane et peuplement Tikar

### Intérêt d'un tel Site d'Intervention Pluridisciplinaire dans le programme APFT

- 1- Le programme disposait d'une bonne connaissance du contexte écologique et de son évolution, grâce aux travaux du programme ECOFIT (CNRS-IRD). Les prétentions de ce programme étaient freinées par une prise en compte insuffisante de la composante humaine.
- 2- Le contact forêt savane est un milieu qui évolue spontanément et rapidement : il permet donc de questionner les capacités adaptatives d'une population, hors de toute interférence extérieure et de montrer ainsi que les systèmes de production traditionnels, loin d'être passésistes et figés, sont naturellement dynamiques et changeants.

- 3- La même population offre des situations économiques très contrastées, depuis la prédation de subsistance jusqu'à l'économie de marché. L'approche autoécologique comparative - la même population étudiée simultanément dans des situations différentes - permet d'estimer la capacité d'un système culturel à réagir à des contraintes environnementales distinctes.
- 4- Les Tikar viennent de la savane, et leur expérience de la forêt est limitée. Se comportent-ils pour autant en destructeur de la forêt ? Existe-t-il une culture écologique forestière ? S'apprend-elle ? Se transmet-elle par le jeu des relations interethniques ?
- 5- Les projets extérieurs qui modifient la région se sont implantés récemment (barrage hydroélectrique, route, exploitation forestière). Quelle est l'attitude des populations face à ces perturbations "modernes" de leur environnement ?
- 6- Le principal projet de développement qui intervient dans la région est financé par la Commission Européenne. Quel peut être la contribution du programme APFT à l'appui d'un tel projet ?

## 1. CONTEXTE ECOLOGIQUE DYNAMIQUE

La zone considérée est située à la rencontre de deux grands types de formations végétales, ou biomes : la forêt tropicale et la savane. Les termes de "contact" de "bordure" ou de "limite" généralement employés, renvoient l'image d'une lisière bien tracée, mais peu conforme à la réalité tropicale. Le terme de "transition", restitue mieux les caractères diffus, complexe, hétérogène et surtout dynamique de l'écotone.

### 1.1- UNE BIODIVERSITÉ ÉLEVÉE

La zone de transition forêt-savane est un écosystème à part entière, qui abrite une grande diversité de ressources. Cette richesse a une double origine : tout d'abord, l'écotone offre des conditions de reproduction et de survie optimales aux espèces - dites "ubiquistes" - qui fréquentent autant la forêt que la savane. C'est le cas du colobe guereza, du guib harnaché, et de l'oryctérope, abondants dans la zone de transition alors qu'ils sont rares dans les deux autres biomes. De plus, l'écotone recèle des formes de vie spécifiques, que l'on ne retrouve ni en forêt, ni en savane. C'est le cas du Cercopitèque pogonias qui, bien que forestier, semble comporter plusieurs types locaux spécifiques, de certaines plantes succulentes (orchidées, amaryllis), épiphytes (figuiers étrangleurs), ou herbacées géantes, mais également de champignons et de termites.

## 1.2- UNE PHYTOGÉOGRAPHIE BIEN CONTRASTÉE

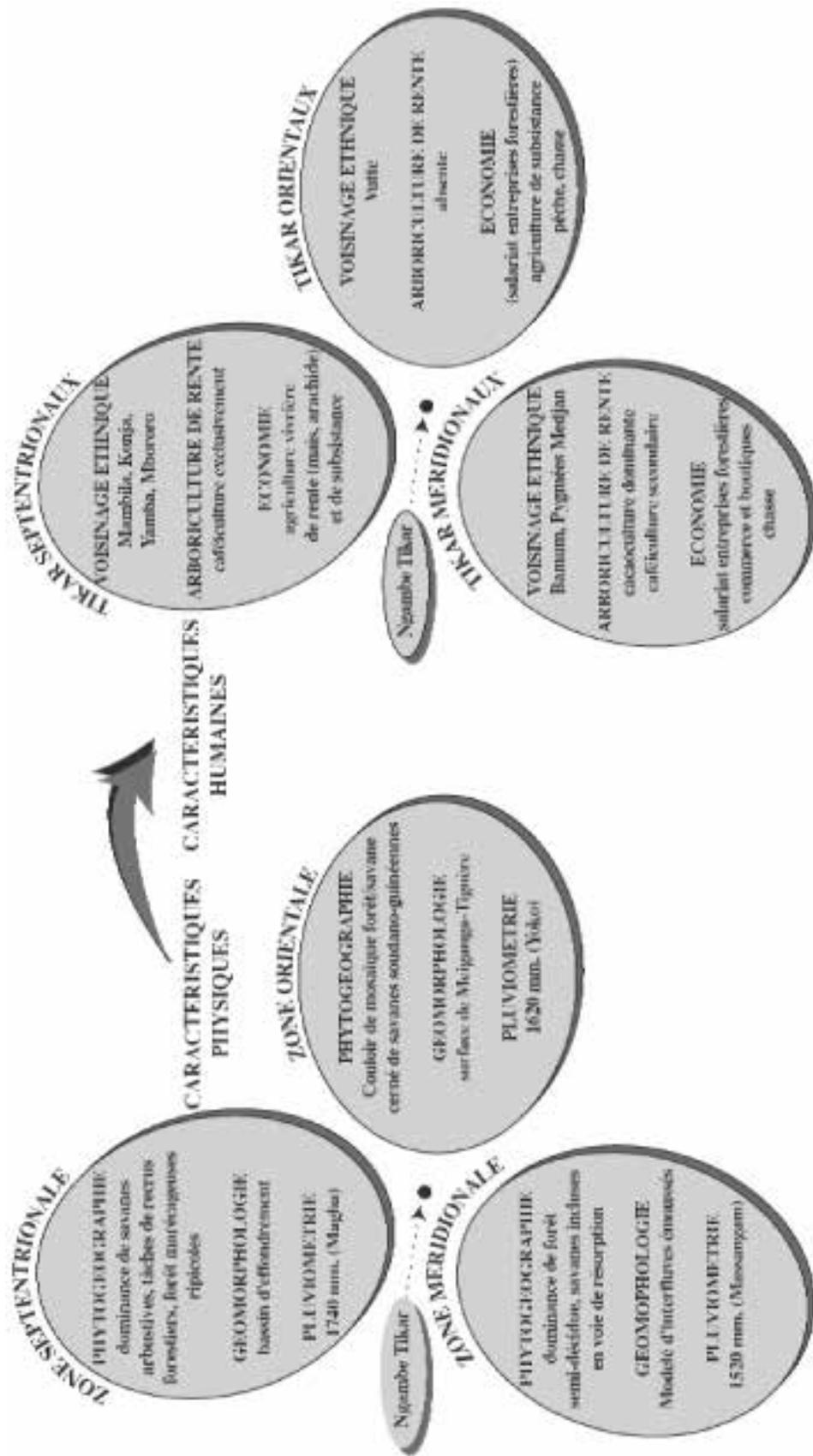


Figure 2 : zonage physique et humain de l'aire d'étude

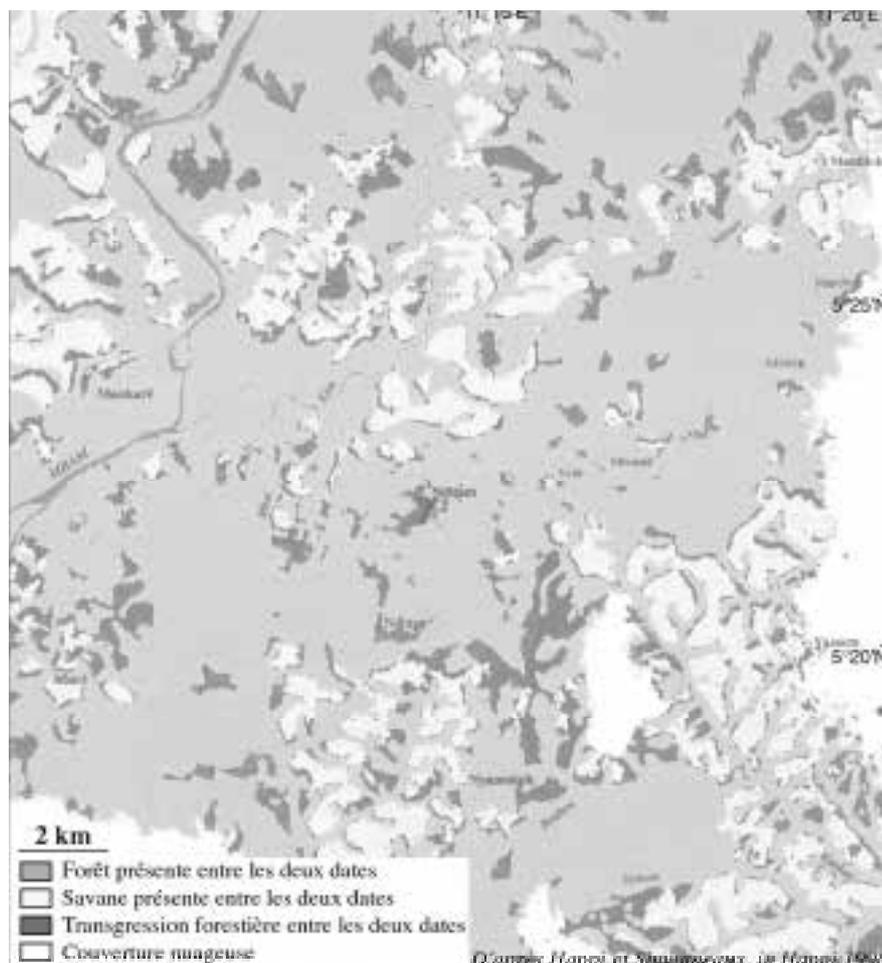
L'écotone, aussi complexe soit-il, n'est pas homogène sur l'ensemble du pays tika. Il doit sa mosaïque végétale disparate à la diversité des ensembles de forêt et de savane qui s'y rencontrent, et à la dominance relative de la forêt ou de la savane. Les nuances de climats, sols, et reliefs, rendent plus complexe encore l'organisation de l'écosystème. Celle-ci peut néanmoins se résumer en trois situations contrastées :

- Une zone méridionale, dominée par une forêt de type semi-décidu, mouchetée de petites savanes arbustives incluses en passe de disparaître ;
- Une zone septentrionale, majoritairement composée de savanes arbustives parcourues de galeries de forêts marécageuses. Les arbres caractéristiques de ces forêts marécageuses diffèrent de ceux de la forêt semi-décidue ;
- Une zone orientale offrant l'apparence d'un damier de petits massifs de forêt semi-décidue de basse altitude, cernant des dômes de savanes arbustives. Elle forme une avancée à l'intérieur d'un autre paysage de savane boisée qui préfigure les paysages de l'Adamaoua.

Ce zonage phytogéographique, également pertinent du point de vue climatique et géomorphologique, influence des particularités culturelles et économiques régionales (Dounias sous presse).

### 1.3- UN ÉCOSYSTÈME DYNAMIQUE

*Figure 3 : Avancée de la forêt entre 1950 et 1989, dans la zone méridionale*



La zone de transition qui, au Cameroun, représente près de 10 000 km<sup>2</sup> (Letouzey 1968), évolue très rapidement. Simultanément au recul du couvert forestier provoqué par l'intensification des activités humaines, la forêt connaît sur ses franges une phase naturelle d'expansion, amorcée au cours du dernier millénaire. La rapidité de cette expansion varie suivant le lieu et le type de transition. La concomitance des deux dynamiques opposées accentue la disparité locale du phénomène. Ainsi, dans la zone méridionale, les savanes incluses en passe de se résorber sont des reliques d'une extension antérieure des savanes, qui se serait produite entre 3 000 et 1 000 BP (ECOFIT 1996). La forêt y progresse actuellement de 2 mètres par an en moyenne, contre à peine 1 mètre par an dans la zone septentrionale (Happi 1998).

Le climat de cette région est de type tropical et équatorial de transition. La moyenne des précipitations annuelles avoisine 1 600 mm et la saison sèche s'étend sur 4 mois en moyenne. Mais les disparités locales sont fortes : sous l'influence de la latitude, du relief et de la végétation, les facteurs climatiques (pluviométrie, hygrométrie, température, vent...) engendrent d'importantes nuances locales : ainsi contre toute attente, la zone la moins forestière qui subit la saison sèche la plus longue et la plus intense, est celle qui dispose de la pluviosité la plus élevée... Elles ont des répercussions sur les stratégies agricoles et influencent les orientations économiques.

#### **L'écotone forêt-savane**

La zone de transition forêt-savane est un écosystème dynamique, doté d'une diversité biologique particulière et élevée. Chaque année, la lisière forestière progresse naturellement de 1 à 2 mètres sur la savane. L'écotone n'est pas un écosystème homogène : l'aire de peuplement tikar recouvre des écozones bien différenciées, nécessitant une approche comparative.

## **2. CONTEXTE HUMAIN**

### **2.1- SITUATIONS DÉMOGRAPHIQUE ET ADMINISTRATIVE**

#### **2.1.1 Découpage administratif et voies de communications**

L'aire de peuplement tikar totalise près de 9 000 km<sup>2</sup>, à cheval sur plusieurs unités administratives. Les Tikar sont actuellement astreints à l'autorité administrative de 4 provinces, 5 départements, et pas moins de 8 arrondissements. Une telle dispersion induit des inégalités régionales en matière d'infrastructures, de moyens financiers et de priorités d'aménagement. Ces inégalités compliquent le maintien d'une entité ethnique homogène.

À ce phénomène d'éclatement administratif se surimpose celui de la pauvreté des voies de communication. La difficulté de circuler est chronique dans le Sud et l'Est, malgré de récents changements notoires sur les axes principaux, à l'initiative des exploitants forestiers et d'un accord de coopération sino-camerounais pour la

construction d'un pont permanent sur la Kim au sud de Ngambé, et opérationnel depuis 1997. Dans le Nord, le complexe routier s'est appauvri lors de la mise en eau du réservoir de la Mapé, inondant partiellement villages et pistes. Le retard pris pour reconfigurer les voies de communication, entrave la bonne reprise des échanges économiques. Fragmentation administrative et réseau routier moribond se conjuguent pour susciter chez les Tikar un sentiment de morcellement et de "laissés-pour-compte". Comme nous le verrons plus loin, ce sentiment est amplifié par l'histoire de leur migration et leur système socio-politique, justifiant leur inclination actuelle à se forger une unité identitaire.

L'ethnie Tikar, estimée à près de 40 000 locuteurs, est très inégalement répartie au sein de son aire de distribution.

La zone septentrionale est la plus peuplée: 31 000 Tikar (soit 75 % de l'effectif total) cohabitent avec 25 000 ressortissants d'autres ethnies au sein d'une zone de 4 100 km<sup>2</sup> où la densité avoisine 21 habitants/km<sup>2</sup> (Techniplan 1995) ;

La zone méridionale, d'une étendue d'un peu plus de 2 000 km<sup>2</sup>, ne compte que 4 500 Tikar - sous-préfecture de Ngambe Tikar incluse - au voisinage de près de 350 Pygmées Medzan.

La zone orientale est la moins peuplée : on y dénombre quelque 3 500 Tikar, seuls habitants d'une aire de 2 500 km<sup>2</sup> - omission faite de rares pasteurs Mbororos - où la densité humaine est inférieure à 1,5 habitants/km<sup>2</sup>.

Ces effectifs estimatifs ne tiennent pas compte des quelques milliers d'émigrés disséminés en pays bamum, dans l'arrondissement de Yoko et dans les grandes agglomérations urbaines du sud.

### **2.1.2 Scolarisation, structures de santé et lieux de culte**

Le déséquilibre régional relevé pour la démographie se répète pour la scolarisation et la répartition des infrastructures de santé. Le taux de scolarisation est nettement plus élevé dans la région septentrionale, où cependant seulement 55 % de la population active (15-59 ans) est allée à l'école. Parmi ceux-ci, une large majorité (82 %) n'a pas dépassé le primaire. Le déséquilibre entre les genres est prononcé, à l'avantage des hommes : 32 % des hommes ne sont jamais allés à l'école, contre 56 % des femmes (Techniplan, 1995).

L'essentiel de l'équipement sanitaire est localisé dans les préfectures de Magba et Bankim, toutes deux situées dans la zone septentrionale (5 pharmacies et 2 hôpitaux totalisant 136 lits). Les plus gros villages de l'Est (Kong) et du Sud (Nditam), sont pourvus depuis peu de mini-dispensaires implantés par l'ONG "Pharmaciens Sans Frontières". La pauvreté de l'accueil sanitaire à Ngambé Tikar - un petit centre laïque comprenant 2 infirmiers, et un dispensaire catholique tenu par une religieuse-infirmière - oblige les résidents du Sud à évacuer leurs malades sur Massangam, Ngoro, voire Bafia, alors que ceux de l'Est se rendent sur l'hôpital de Yoko. Tous ces établissements sanitaires relèvent d'arrondissements périphériques.

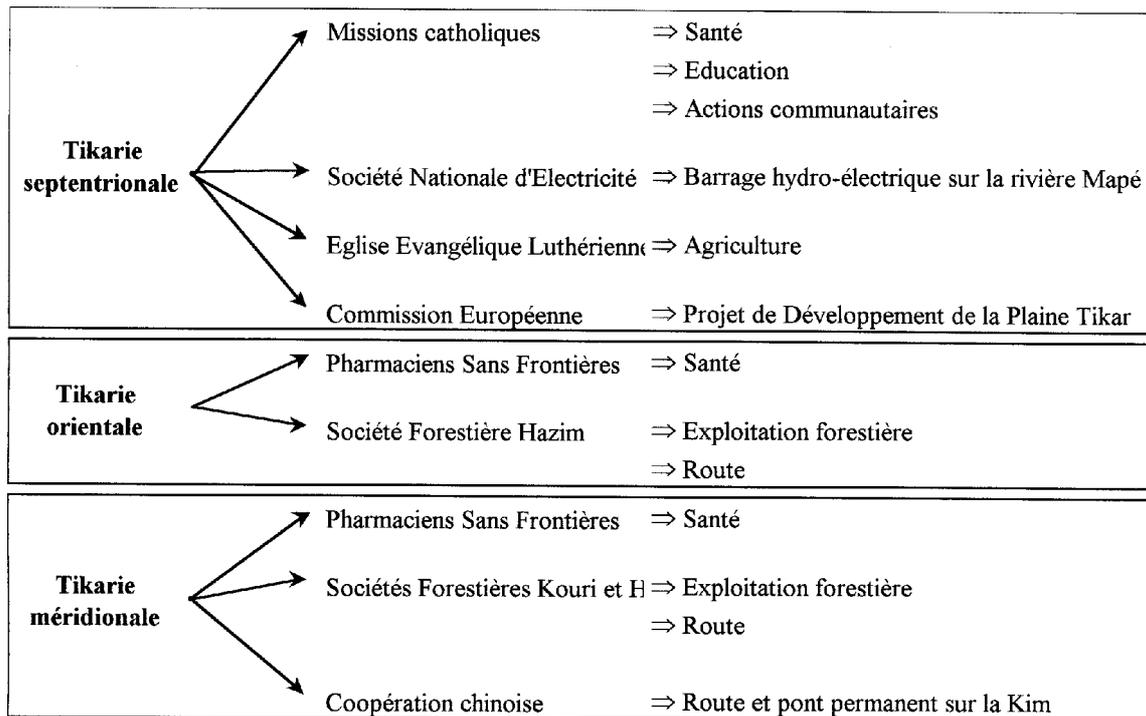


Figure 4 : Projets de développement et agro-industries

L'aménagement du milieu est une notion absente. L'eau de boisson provient des sources, situées à proximité des villages. Ces sources ne sont pas aménagées, et le manque d'eau en saison sèche peut très vite devenir une contrainte pénible. Les latrines sont sommaires et les Tikar utilisent surtout des fosses d'aisance non couvertes. Seules 7 % des familles possèdent des latrines adéquates. La mobilité des Pygmées Medzan, qui n'ont jamais possédé de latrines, les protégeait auparavant d'un environnement trop pollué. Leur sédentarité actuelle accroît leur exposition au risque fécal.

Il n'existe en revanche aucune partition géographique tranchée des pratiques religieuses. Islam, protestantisme et catholicisme cohabitent dans chaque village, avec prédominance locale de l'un ou l'autre de ces cultes. En contrepoint, la pratique de la religion traditionnelle, notamment le culte des ancêtres, demeure vivace.

#### **Le manque d'équipement et d'infrastructures**

La région est globalement enclavée et faiblement équipée. Les infrastructures sont très inégalement réparties entre sous-région. Les populations éprouvent et expriment clairement un sentiment d'abandon.

## **2.2- HISTOIRE DU PEUPEMENT, ORGANISATION SOCIALE ET SITUATION CONTEMPORAINE**

### **2.2.1 La chefferie, moteur de l'extension et de l'intégration tikar**

Les Tikar actuels sont fort le fruit d'un métissage ethnique progressif avec des populations diverses - Babi, Twumvu, Ndobu - assimilées au cours de migrations successives. L'histoire des Tikar est confuse car elle tient à l'appropriation constamment renouvelée de fragments de mémoire relevant de la mythologie politique.

Tous ces récits ont néanmoins un point commun intangible : l'importance de la chefferie.

La répartition actuelle des populations est le résultat d'aujourd'hui établies dans la zone étudiée est caractérisée par une pénétration lente, composée de mouvements diachroniques amples et d'une domination progressive. Deux traits principaux caractérisent ces implantations : (1) la subordination politique d'autochtones (ce sont les lignages dynastiques qui prétendent en premier lieu à une origine dynastique) par les migrants tikar déjà familières ou à même de prédisposés à gérer les vicissitudes d'un pouvoir central ; (2) le renoncement des migrants à leurs langues d'origine, au niveau linguistique, il est important de noter que les populations « étrangères » (venues du Mbam) abandonnèrent toutes leurs langues d'origine au profit de celles des occupants antérieurs. Cette intégration en douceur ne pouvait se réaliser sans la structure politique des Tikar reposant sur des chefferies dotées d'un pouvoir centralisé. Pour ce faire, les Tikar ont, avant tout, utilisé un moyen essentiellement politique : l'infrastructure de chefferie, un pouvoir centralisé.

Les nombreuses versions "historiques" de la tradition orale s'accordent sur une même migration initiale de princes en quête de territoires. Si un mythe de départ initial syrien reste sans fondement, les premiers Tikar semblent bien, par contre, avoir immigré émigré du territoire mbum vers l'ouest et le nord du pays. Certains La L'essentiel de l'exode - prenant sa source dans les environs de Ngaoundéré - serait cependant postérieure à l'installation de groupe Ndobu sur le rebord du plateau entre Nun et Mbamse serait déroulé durant le XVIIe siècle. Les migrants originels, des princes mbum, auraient été chassés de leur terre d'origine par l'injonction "*tika la je*" (« fous le camp ! » ou, littéralement en mbum, "quittes cette terre") sors au-delà de cette terre » suite à des luttes politiques ou sociales intestines.

### **2.2.2 Morcellement linguistique des parlers tikar**

La langue tikar est rattachée au sous-groupe des langues bantus qui fédère les langues dites Bafia, réunissant les parlers des Grassfields et de la plaine du Mbam. L'absorption progressive de nombreuses communautés autochtones a provoqué une importante fragmentation des parlers. La situation linguistique confuse restitue bien le caractère évanescent de cet ensemble ethnique, fruit d'une migration parsemée d'assimilations et d'intégrations. Quel qu'ait pu être leur parcours, les Tikar n'ont rien préservé de leur langue d'origine au point de changer de famille linguistique : les parents originels Mbum parlent une langue non pas bantou, mais adamaoua-oubanguienne. Par convention, quatre grands parlers Tikar sont distingués, avec un niveau d'intercompréhension faible.

### **2.2.3 Relations interethniques : de l'influence à l'assimilation**

Les Tikar n'ont pas seulement à composer avec leur métissage intrinsèque, ils ont également à composer avec un voisinage diversifié, qui interfère sur les stratégies de production ainsi que sur le cadre politique. La partie orientale la plus peuplée est aussi la plus cosmopolite. Dans la zone de la Mapé, les Tikar subissent une forte pression foncière de la part des Konja, Yamba et Mambila descendant des hauts plateaux voisins.

Ils entretiennent des relations conflictuelles avec les pasteurs Mbororos transhumants, dues à l'incompatibilité entre le pâturage et la culture sur savane de plantes pérennes (manioc), que les Tikar bouturent sans mise en défend. Ce secteur est également peuplé de Peul, Kotoko, Musgum, Gbaya, Bamum, Bamileke et Banso. Ces populations, réputées pour leur sens de l'entreprise, invitent les Tikar à baser leur économie sur les plantations de rente et la commercialisation du vivrier.

Dans la zone orientale, les seuls voisins des Tikar sont les Vutte. Ces derniers sont précédés d'une réputation de "broussards" et de grands pêcheurs, dont l'influence se ressent par l'importance accordée à la pêche par les Tikar de l'Est.

L'"apprentissage" de la forêt au contact de Pygmées, qui est si prégnant dans la tradition orale des sociétés d'essarteurs bantus et oubangiens de forêt équatoriale, ne transparait pas dans les relations entre Tikar du Sud et Pygmées Medzan. Nous constatons une perte de savoir forestier des Medzan, plutôt qu'un gain de connaissance sylvestre des Tikar. Aujourd'hui les Medzan chassent et cueillent couramment en savane (Leclerc 1995), et se font même les légataires de techniques de collecte – notamment pour les termites - que les Tikar ont dorénavant délaissées (Clément 1996). La relation Tikar-Medzan est de type féodal, induisant une valorisation de l'écologie du groupe dominant et une perte de savoir forestier du groupe vassalisé.

À travers leurs immédiats voisins Djanti, Baveuk et Yasem - lesquels parlent une langue proche du Fang - les Tikar du Sud ont adopté plusieurs traits linguistiques, culturels et économiques des populations de la région forestière. Il n'est pas surprenant que ces Tikar aient effectué le plus d'emprunt à un mode de vie de type forestier, avec notamment une propension marquée - et inhabituelle pour des gens de savane - à pratiquer chasse et piégeage. Une étude sur l'utilisation des plantes sauvages de l'écotone parmi les plus communes, souligne une fragmentation régionale des connaissances et une interférence sensible des savoirs des populations limitrophes (Véret 1998).

#### **2.2.4 Système politico-juridique**

Malgré des querelles internes quant aux trait à des légitimités territoriales et des hiérarchies politiques résonnent à travers l'ensemble de la plaine, mobilisée les Tikar aspirent aujourd'hui à construire une unité alliant tradition, mythe et évolution (notamment face à la pression croissante du pouvoir de l'état). Un des instruments de cette mobilisation est le Comité de Développement de l'Arrondissement de Ngambe Tikar (CODANTI) fondé en 1972. Cette initiative est toutefois larvée par les conflits d'intérêts personnels, opposant entre elles les élites urbaines qui ont pris le contrôle du comité. ). La liste des villages, dont les chefs ou leurs représentants, ont assisté à la réunion donnent une idée de l'importance des forces en présence. Leur

#### **2.2.5 Le système de parenté et ses implications politiques**

L'organisation sociale tikar est difficile à cerner. Habituellement perçue Qualifiée par certains spécialistes d'comme "élastique" et *a priori* patrilinéaire, en accord avec les logiques étatiques, pour certains, la société tikar serait, elle serait, pour d'autres, matrilineaire. Deux faits indiscutables et apparemment contradictoires éclairent ce désaccord: les Mbum, dont les Tikar se disent issus, étaient et demeurent patrilinéaires ;

tandis que les Twumvu, que les Tikar trouvèrent sur leur route et assimilèrent, sont matrilineaires.

La nomenclature tikar de parenté établit une distinction sexuée pour les ascendants, qui disparaît au niveau des collatéraux et des descendants. L'héritage est patrilinéaire et inclut un droit d'aînesse. Les frères ne bénéficient quant à eux jamais du patrimoine foncier à la mort de l'un de leurs germains, bien qu'ils héritent généralement des veuves par lévirat classique. Les Tikar ne considèrent jamais un frère -de même père – mais non utérin – comme un membre à part entière de la "famille". Le lignage royal fait toutefois exception, un frère pouvant succéder au trône et de ce fait hériter du patrimoine.

Il n'existe aucun terme en langue tikar pour désigner l'ensemble "père-mère-enfants". Les logiques sont autres et ce qui prévaut ici n'est pas le couple géniteur mais que les "essences respectives" de chacun des parents : seul importe de savoir *qui* transmet *quoi* et à *quelles fins*. Malgré une la patri-virilocalité de rigueur et les principes de filiation comme d'héritage agnatiques, la matrilinearité assure un rôle prépondérant dans la reproduction du système politique en fin.

En quelque sorte, l'organisation de la chefferie est en constant porte-à-faux entre la *patrilinéarité (dictée par des motivations socio-politiques)* et *un l'attachement maternel (dicté par des causes culturelles et biologiques)*. Si le système politique et le système de parenté tikar apparaissent si complexes, c'est parce qu'ils sont totalement assujettis l'un à l'autre (Annaud 1999).

#### **Le contexte culturel**

- Les 3 écozones sont également bien différenciées du point de vue culturel, linguistique et économique. La diversité du voisinage ethnique semble être la principale cause de cette partition régionale ;
- Les Tikar sont des migrants dotés d'un système politique centralisé, mais propice à l'intégration, et au métissage culturel ;
- Les Tikar sont spatialement dispersés, et sont obnubilés par la construction d'une unité identitaire ;
- Patrilinéarité et matrilinearité se conjuguent dans un système de parenté complexe, indissociable du fonctionnement politique.

## **2.3- DYNAMIQUES SPATIALES**

### **2.3.1 Espace politique et topographie de l'habitat**

L'habitat villageois est souvent généralement adossé à une pente de faible déclivité, le dénivelé entre la partie haute et la base du village étant, à titre indicatif, de vingt cinq mètres environ au village de Mante-Le-Grand. . L'aire d'habitat est répartie au centre et organisée en zones possédant un bas et un haut, la chefferie au plus bas et un espace central collectif et public au centre. Relativement dense et resserré l'. L'espace est organisé en concessions relativement proches les unes des autres concentrées et traversées de plusieurs axes de circulation. L'espace Le périmètre habité est ceinturé par une

tranchée en forme de U renversé (ou de fer à cheval). Cette tranchée, originellement à vocation défensive, sert aujourd'hui de séparation entre l'espace intérieur habité la zone d'habitation et les plantations. Des

La terminologie politique tikar est le reflet fidèle de la topographie du village où sont habilement réparties les forces en présence. Le roi est "en bas" du village et voit tout le centre depuis son trône. La proximité politique des notables est reproduite dans le positionnement de leurs maisons, les plus influents étant ceux qui résident le plus près de la chefferie. Les notable « d'en bas », ceux qui lui sont les plus proches politiquement, habitent à côté de la chefferie, en bas du village. Les notables « d'en haut », éloignés du chef car trop proches de lui par consanguinité, vivent perchés sur la butte villageoise. La géographie de l'espace politique se répercute au delà de l'espace habité : le système de notabilité codifie également la partition de l'espace agricole, mais aussi celle des territoires de chasse et des biefs de pêche. Ce découpage suivant une grille politique constitue une différence majeure avec celui, plutôt de type lignager, qui structure le système foncier des populations plus forestières.

### **2.3.2 Implantation de l'habitat et dynamique de l'écotone**

La relative déclivité du périmètre habité est à rapprocher d'une autre particularité spatiale de localisation du village : les Tikar ont systématiquement implanté leur habitat en lisière. Ce choix, associé au creusement de fosses défensives, avait initialement une fonction stratégique, la forêt devant servir de voie de fuite en cas d'agression ennemie. Par l'orientation de leur habitat, les Tikar donnent l'impression de prendre appui sur la forêt, tout en lui tournant le dos. Cette attitude restitue bien leur perception générale de cet écosystème dont les Tikar n'ont qu'une expérience limitée : la forêt n'intervient dans leur vie que dans un cadre strictement utilitaire. Ce positionnement en lisière a des conséquences sur la dynamique de transgression forestière. De manière non intentionnelle, les Tikar accélèrent la vitesse de reforestation en attirant dans leur sillage des oiseaux et des rongeurs anthropophiles, importants disséminateurs de graines des plantes pionnières. La vitesse ainsi accrue de progression forestière au voisinage de l'habitat explique la fréquence des déplacements d'habitat de proche en proche, afin de le repositionner sur la lisière mouvante. La relative permanence acquise par les villages tikar depuis près de quatre décennies, est à imputer à des changements importants du système de production, que nous détaillons plus loin (voir IV-4-1).

### **2.3.3 Faits marquants de la géographie contemporaine**

**a. Zone septentrionale** : barrage sur la Mapé. Le lac de retenue de la Mapé a été mis en eau en 1987. Il s'agit d'un réservoir destiné à contrebalancer la baisse de niveau saisonnière de la basse Sanaga, équipée d'installations hydro-électriques alimentant la mégapole de Douala. Le lac couvre une superficie de 500 km<sup>2</sup> dont les 3/4 affecte la plaine tikar. Un sondage effectué sur les photographies aériennes de 1982 a permis d'estimer que la mise en eau a immergé un paysage composé à 60 % de forêts (Hurault 1989). Rapportée à la partie septentrionale de la zone Tikar, la mise en eau a affecté 35 % de la surface forestière, contre seulement 14 % de la surface de savane. La retenue se révèle donc plus préjudiciable aux cultivateurs sur forêt qu'aux éleveurs.

**b. Zones orientales et méridionales** : sociétés d'exploitation du bois. L'exploitation forestière connaît un déploiement récent dans les secteurs méridionaux et orientaux de la plaine tikar. La Société Kouri est implantée depuis une quinzaine d'années à Ngoro, mais n'a commencé à prospecter dans la zone méridionale que depuis 1993. L'implantation de la Société Hazim près de Ngambe Tikar, d'où elle rayonne vers le Nord-Est et dans l'interfluve du Mbam et Kim, ne remonte qu'à 1995. La forêt semi-caducifoliée recèle un grand nombre d'espèces héliophiles exploitables : azobé, ayous, fraké, bété, acajou, aiélé, ilomba, rikio, tali pour les principales. À l'origine, ces deux exploitants – tous deux de nationalité libanaise - ont investi le marché du bois en tant que transporteurs. Ils sont plus connus pour leurs méthodes musclées et leur pratiques mafieuses, que pour leurs compétences de forestier. La perception et le vécu des populations par rapport à ces perturbations récentes sont abordés dans le chapitre V.

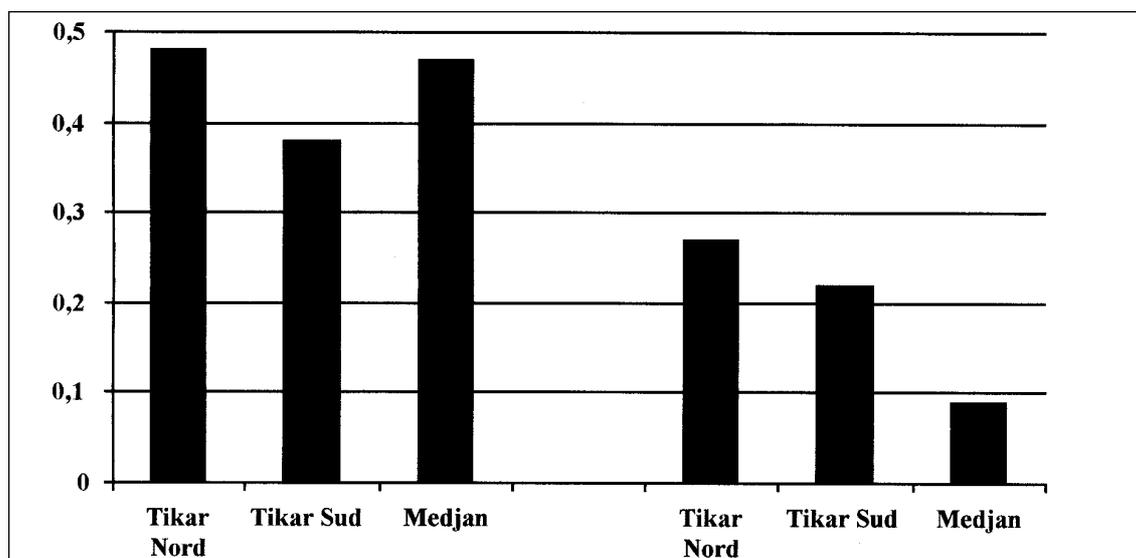
#### **Occupation spatiale et changements environnementaux**

- L'organisation de l'"espace" politique se lit dans la topographie des villages et dans la géographie du territoire. Les Tikar sont des gens de la lisière. En implantant systématiquement leur habitat sur le front pionnier, ils accélèrent à leur insu l'avancée de la forêt sur la savane ;
- Un barrage de retenue d'eau au nord et l'exploitation industrielle du bois au sud, ont gravement altéré le milieu et le mode de subsistance des populations au cours de la dernière décennie.

### **3.- ÉCOLOGIE HUMAINE**

#### **3.1- SITUATION ÉPIDÉMIOLOGIQUE**

##### **3.1.1 Parasitologie et virologie sanguines**



*Figure 5 : Prévalence de parasites sanguins*

En juin 1994, plus de 600 prélèvements de sang ont été effectués chez les Tikar et les Medjan. Les analyses ont porté sur l'examen parasitologique direct (paludisme, filaires) et la sérologie des maladies infectieuses (tréponématoses, rétrovirus).

L'enquête sur le paludisme révèle une prévalence élevée, avec des charges avoisinant 15 000 parasites/ml. Bien que rares, les anophèles – 8 % des moustiques anthropophiles nocturnes - sont fortement infectées (Manga *et al.* 1997). Les splénomégalies, généralement d'origine palustre, sont la règle chez les enfants pygmées.

L'enquête sur les tréponématoses (pian et syphilis vénérienne confondus) a révélé 180 cas de sérologies positives, soit 20 % de la population examinée. Le pian clinique est dorénavant confiné aux hameaux medjan. L'amélioration de l'hygiène et un meilleur accès aux soins sont à l'origine de sa régression chez les Tikar. Le HIV est rare : 2 sujets positifs, correspondant à un couple marié. L'absence chez les Medjan du virus HTLV-II, présent de manière endémique chez les Pygmées Kola du Cameroun littoral, laisse supposer que ces deux groupes n'ont pas eu de relations étroites dans le passé.

### 3.1.2 Parasitologie intestinale

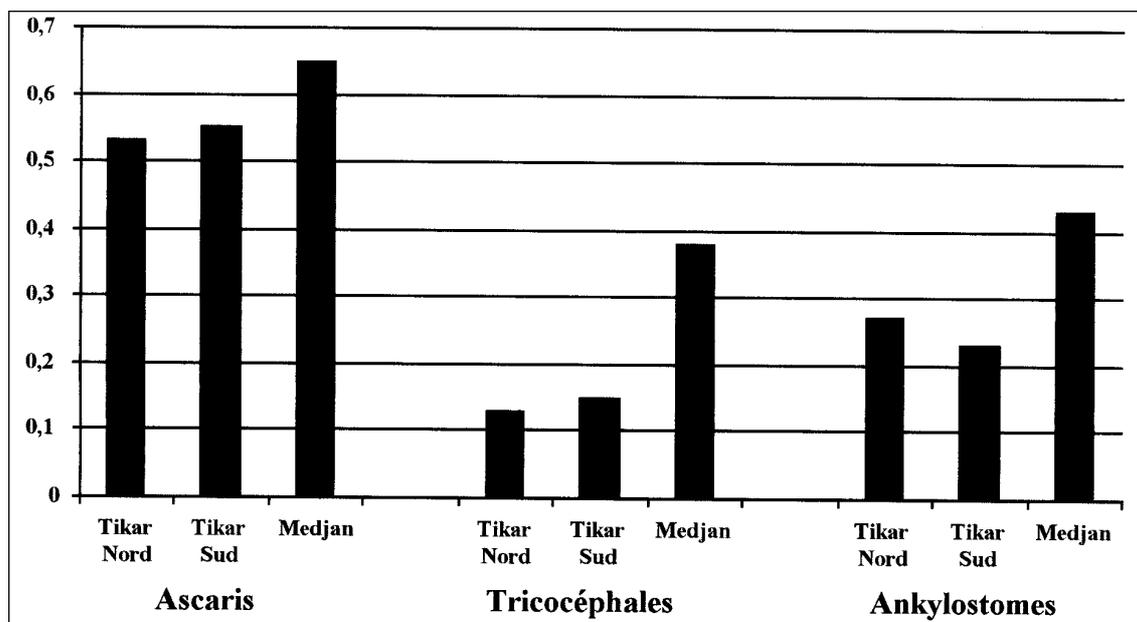


Figure 6 Prévalence de parasites intestinaux

L'étude coprologique comparée des Tikar et des Pygmées Medjan dans la zone méridionale, révèle des prévalences en helminthiases élevées dans les deux populations (Tonkoun Iyawa 1995). Pour l'ascaridiase par exemple, les différences entre les deux ethnies sont marquées chez les enfants de 0 à 4 ans des 2 sexes, et chez les hommes adultes : pour ces deux catégories, les Medjan apparaissent nettement plus affectés que les Tikar. En revanche, aucune différence n'est perceptible chez les femmes adultes, totalement affectées dans les 2 communautés. Les parasites intestinaux sont connus pour être un facteur aggravant de la malnutrition et du retard de croissance des enfants.

### 3.1.3 Enquête nutritionnelle

Elle a porté sur l'hématologie (taux d'hémoglobine et d'hématocrite) et l'anthropométrie (poids, taille, plis cutanés), ainsi que le suivi de la croissance des enfants.

#### • Hématologie

Tableau 1 Taux d'hémoglobine (g%)

	Tikar du nord	Tikar Nditam (sud)	Pygmées Medjan	P=
<5 ans	36 9,5 ± 1,6	98 9,4 ± 1,4	29 9,8 ± 1,5	0,4713
5-<10 ans	41 10,7 ± 1,9	-	39 10,2 ± 1,0	0,1955
hommes 10-18	14 11,1 ± 1,3	-	12 10,2 ± 1,2	0,0578
Filles 10-18	29 11,5 ± 1,0	-	24 11,1 ± 1,1	0,2947
Hommes 18 et plus	65 12,9 ± 1,6	-	38 12,1 ± 1,3	0,0096
Femmes 18 et plus	66 11,2 ± 1,1	56 11,3 ± 1,0	33 11,1 ± 0,9	0,656

Niveau de signification de P (probabilité d'une différence entre Tikar et Medjan)  $p < 0,05$

Les taux d'hémoglobine sont très bas dans les trois populations. Celui des Medzan est légèrement inférieur à celui des Tikar (sauf chez les moins de 5 ans), mais la différence n'est significative que pour les hommes adultes. Par rapport aux taux moyens d'hémoglobine obtenus dans d'autres populations camerounaises, les Pygmées Medzan ont un des taux les plus bas, tandis que celui des Tikar se situe dans la moyenne des populations rurales.

La prévalence d'anémie est élevée : 83 % des 0-5 ans, 73 % des 6 à 10 ans, 67 % des femmes et 47 % des hommes. Elle est comparable à celle observée dans des populations de forêt littorale et dans des zones urbanisées de moyenne importance (Koppert *et al*, 1996).

#### • Anthropométrie

Trois passages successifs (juin 1994, janvier 1995 et janvier 1996) permettent de suivre les variations anthropométriques saisonnières des adultes. Ils portent sur 771 sujets de tous sexes et âges (Tikar Nord, Tikar Sud, Medzan et quelques individus métissés). Les différences enregistrées sont très faibles, tant entre saisons qu'entre années. Seuls les hommes Tikar subissent un amaigrissement significatif entre janvier 1995 et janvier 1996 : 1,4 kg de poids (poids moyenne environ 60 kg) et 0,5 cm pour la circonférence du bras (moyenne environ 26,3 cm).

Les pygmées Medzan sont parmi les plus grands d'Afrique, et ont une taille comparable à celle des Kola de la forêt du littoral (Campo / Kribi). Les hommes ont un indice de corpulence (BMI) légèrement supérieur aux autres groupes pygmées, et l'écart de corpulence entre les genres est plus prononcé qu'ailleurs.

Par rapport aux habitants de la forêt, les Tikar sont un peu plus grands, mais ils n'atteignent pas encore les tailles de la population d'Evodoula (forêt dégradée), ou d'Awing (collines de Bamenda). L'indice BMI montre que la population est plutôt maigre, surtout les hommes. Pour la circonférence du bras, les hommes ont une faible

valeur pour une population du sud Cameroun, mais les femmes ont un bras assez fort. Par rapport à une population plus septentrionale, les Tikar sont par contre plus grands et moins maigres. À la lisière entre la forêt et la savane, les Tikar ont en quelque sorte un profil anthropométrique à mi-chemin entre celui des peuples de forêt et celui des peuples de savanes.

**Tableau 2 Poids, taille et BMI des Tikar et d'autres populations rurales du Cameroun.**

	Hommes			Femmes		
	n=	poids	Taille	n=	Poids	Taille
Tikar du Sud	89	59,6 ± 8,0	166,5 ± 7,0	106	55,0 ± 9,3	157,6 ± 6,2
Tikar du Nord	94	62,8 ± 7,8	168,0 ± 6,8	122	55,0 ± 8,2	156,8 ± 6,1
Yasa et Mvae	175	60,9 ± 8,1	165,5 ± 6,3	235	54,0 ± 9,4	155,6 ± 5,8
Evodoula	222	62,5 ± 8,8	168,9 ± 6,7	284	57,5 ± 9,2	160,0 ± 6,7
Awing	286	65,9 ± 9,3	168,8 ± 6,8	502	61,1 ± 10,5	159,3 ± 6,4
Touboro	416	56,4 ± 8,1	165,9 ± 7,7	597	51,9 ± 7,3	156,7 ± 6,4

Les hommes Tikar du Nord sont significativement plus lourds et ont des bras plus gros que leurs congénères du Sud. Chez les femmes en revanche, les différences ne sont pas significatives.

#### • Croissance des enfants

L'état nutritionnel des enfants montre une très grande prévalence de maigreur entre 1 et 2 ans, correspondant à la période critique du sevrage. En dehors de cette tranche d'âge, cette forme de malnutrition est rare. Par contre, le retard de croissance touche plus de 20 % des 1 à 18 ans.

L'évolution des indices poids/âge, taille/âge et Quételet (ou BMI) par tranche d'âge entre 0 et 18 ans ainsi que l'indice poids/taille entre 0 et 10 ans, démontrent que l'état nutritionnel s'améliore nettement avec l'âge, chez les Medzan comme chez les Tikar.

**Tableau 3 Prévalence de malnutrition chez les enfants Tikar de moins de dix ans**

Age	Poids/âge						Taille/âge						Poids/taille					
	n=		<-2sd		>+2sd		n=		<-2sd		>+2sd		n=		<-2sd		>+2sd	
	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord	sud	nord
0	81	23	4,9%	13,0%	2,5%	4,3%	81	23	9,9%	13,0%	3,7%	8,7%	80	22	1,3%	4,5%	3,8%	0,0%
1	69	27	18,8%	29,6%	0,0%	0,0%	69	27	24,6%	33,3%	0,0%	0,0%	69	27	8,7%	11,1%	2,9%	0,0%
2	66	18	12,1%	38,9%	0,0%	0,0%	65	19	21,5%	61,1%	0,0%	0,0%	65	18	1,5%	0,0%	1,5%	0,0%
3 à 4	118	40	16,1%	17,5%	0,8%	2,5%	118	41	24,6%	37,5%	1,7%	2,5%	118	40	1,7%	0,0%	1,7%	2,5%
0 à 4	334	108	13,2%	23,1%	0,9%	1,9%	333	108	20,4%	35,2%	1,5%	2,8%	332	107	3,0%	3,7%	2,4%	0,9%
5 à 9	136	95	6,6%	13,7%	0,0%	2,1%	135	95	17,8%	33,7%	4,4%	2,1%	131	95	0,0%	0,0%	0,8%	1,1%

### 3.2- HYPOTHÈSE ÉPIDÉMIOLOGIQUE D'UN DÉPEUPLEMENT PASSÉ

La faible densité humaine actuelle sur la rive gauche du cours moyen du Mbam contraste avec celle de la rive droite, occupée par l'actif royaume bamum. Pourtant, les vestiges archéologiques, les traditions orales et les sources écrites des premiers explorateurs convergent pour souligner que le peuplement était autrefois plus élevé. Outre l'explication des migrations, en partie provoquées par l'expansion beti, une bonne partie du dépeuplement durant le XIXe siècle est imputée aux razzias et à la traite esclavagiste orchestrée par le lamidat peul de Banyo. Par ailleurs, cette région a été le théâtre de nombreux épisodes guerriers dévastateurs.

Toutefois, de plausibles explications d'ordre épidémiologique ne sont pas à écarter. La trypanosomiase (répandue par l'ouverture des routes et le portage) a été un facteur majeur de dépeuplement de l'Afrique centrale au début du XXe siècle, et n'a été jugulée qu'avec l'intervention des équipes Jamot à partir de 1925. Bafia, à seulement 75 km au sud du premier village tikar méridional, constitue encore aujourd'hui un des derniers foyers actifs de maladie du sommeil. Il appartiendra aux historiens de vérifier dans les archives médicales l'incidence démographique que cette endémie a pu avoir dans le passé (Wang Sonne 1998). Enfin, signalons la dénatalité massive, consécutive à l'expansion des maladies vénériennes génératrices d'infécondité (Hurault 1983). Certaines pratiques sexuelles, qui ont été mises en évidence chez les Tikar et qui renvoient à une perception culturelle originale du corps, peuvent avoir favorisé l'extension de ces maladies (Abega et Ngoundoung 1997).

#### **Contexte épidémiologique**

- La situation sanitaire est mauvaise : parasitisme sanguin et intestinal élevés, anémie prononcée, et état nutritionnel médiocre des jeunes enfants.
- La plaine tikar était autrefois plus peuplée. Le dépeuplement massif serait en partie dû à des causes épidémiologiques (trypanosomiase, infécondité consécutive aux MST).

## **4 SYSTÈME DE PRODUCTION : ÉMERGENCE DE NOUVELLES STRATÉGIES DE SUBSISTANCE DANS LES ANNÉES SOIXANTE**

### **4.1- ACTIVITÉS DE SUBSISTANCE**

#### **4.1.1 Une agriculture vivrière sur terre forestière**

Les populations Tikar sont arrivées dans la région du Mbam avec leur système de production originel. Ce système privilégiait une agriculture axée sur une céréale, fournissant la base énergétique de leur alimentation : le sorgho. Au fil de la progression vers la zone forestière, les conditions écologiques sont devenues moins favorables à la culture de cette grande céréale. Face aux nouvelles contraintes écologiques, les Tikar ont fait le choix de substituer le maïs au sorgho. Cette autre céréale, dotée d'une plus large tolérance écologique, permet le maintien d'un système alimentaire à base de couscous de farine et la confection de bière consommée dans un contexte social d'échange et d'entraide. La farine de maïs est généralement mélangée à une farine de manioc pour la confection de la boule, qui fournit la base amylacée de tout repas. Les Tikar privilégient les cultivars peu amers de manioc, dont la détoxification s'effectue par séchage de la fécule au soleil. La combinaison maïs-manioc dans un unique aliment de base est à l'image d'une agriculture éclectique et dichotomique, associant plantes de lignées et plantes à clones, plantes semées et plantes bouturées, cultures sur forêt et culture sur savane. L'agriculture tikar est une transposition parfaite d'un système de transition, qui a su rapidement intégrer les innovations consécutives au changement d'écosystème.

Outre la production des deux composantes amylacées de base, d'autres ressources vivrières fournissent les ingrédients nécessaires à la confection des sauces. Ces plantes légumières, condimentaires, oléagineuses et aromatiques, sont produites dans le cadre de multiples associations culturelles, organisées à travers divers types de parcelles.

L'étude approfondie du système agraire met en évidence 6 types de champs différents, que les Tikar regroupent en 3 catégories. Cette typologie résulte de la combinaison de plusieurs critères :

- a . L'écosystème de début d'assolement (5 sont créés sur des terres initialement forestières, contre 1 en savane).
- b. La culture dominante et le degré d'association culturelle (le manioc et la courge sont plutôt en monoculture, alors que le maïs et les légumineuses sont en cultures associées).
- c. L'histoire de la parcelle au cours de la rotation agricole.

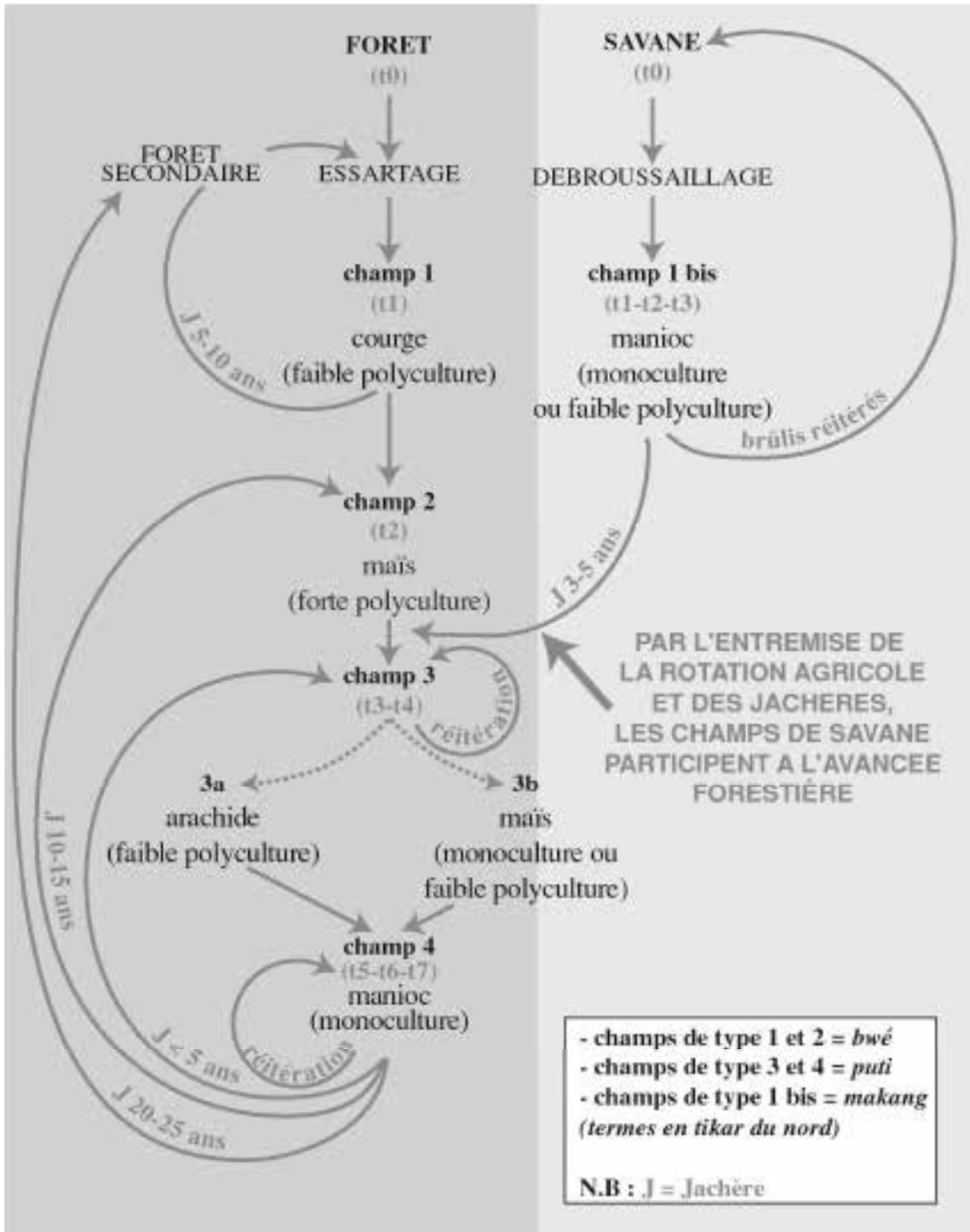


Figure 7 : Matrice de rotation agricole

1. Champs de début de cycle sur forêt : catégorie "bwé"

- Champ sur forêt, dominé par la courge (*Cucumeropsis mannii*), en association modérée avec divers tubercules (igname, macabo, patate douce).

- Champ polyculturel de maïs, succédant à la courge. La céréale est associée à des tubercules, des plantes condimentaires et autres (melon, tomate, gombo, courge calebassière etc.) et des plantes légumières (oseille de Guinée, courge calebassière, plusieurs espèces d'amaranthes et de solanées).

2. Champs de fin de cycle sur forêt : catégorie "puti"

- Champ de légumineuses sur recrus, principalement semencé en arachide. Les haricots et la patate

*douce lui sont parfois associés.*

*- Champ en quasi monoculture de maïs.*

*- Champ en quasi monoculture de manioc qui achève le cycle.*

*Des retours vers des étapes antérieures du cycle sont fonctions du temps de mise en jachère décidé par le paysan.*

*3. Champs sur savane : catégorie "makang"*

*- Champ de manioc, cultivé sur buttes en zone de savane herbeuse, le plus souvent en monoculture ou parfois associé à du sésame, des plantes légumières et des palmiers à huile.*

*4. En plus de ces 6 types de champs, il convient d'évoquer deux autres composantes de la production vivrières :*

*- Des petites unités - encore peu communes mais d'importance croissante - de maïs en monoculture, créées sur raphia les temporairement inondées, et dont l'ensemencement de contre-saison (en saison sèche), profitant ainsi de l'humidité résiduelle des bas-fonds, permet de pallier les périodes de soudure.*

*- En complément des champs vivriers, les Tikar entretiennent un jardin de cultures permanentes, attenant à la hutte-grenier. Cet espace réduit est composé de cultures fruitières et maraîchères. Il est intimement associé à l'espace de résidence, donc à l'espace social. Les paysans apportent un soin individuel à chaque plante de ce jardin. Les plantes vivrières sont ici associées à des plantes ornementales, médicinales, et protectrices. C'est aussi dans cet espace que le paysan expérimente, acclimate de nouvelles essences et variétés, et entretient quelques pieds reliques de sorgho.*

#### **4.1.2- Un élevage réduit**

Les animaux domestiques sont peu nombreux et leur impact économique est limité. Comme dans le reste de l'aire de peuplement bantou, les animaux sont détenus à des fins ostentatoires et festives. La conduite du petit élevage et la taille du cheptel sont étroitement liées à l'agencement spatial du terroir. Les petits ruminants et les porcins sont plus systématiquement présents dans les villages disposant d'une enceinte agroforestière bien structurée (voir infra). Ces animaux domestiques constituent en effet une nuisance pour les cultures vivrières. Faute de pouvoir opter pour une stabulation contrôlée - qui pose d'insolubles problèmes sanitaires, d'alimentation et d'attraction des prédateurs - les cultivateurs sont contraints à protéger les cultures. Les clôtures étant peu efficaces contre les caprins et lourdes de mise en œuvre, l'attitude la plus réaliste est de miser sur l'éloignement des champs, au-delà d'un périmètre agroforestier que les animaux craignent de traverser. En revanche, les petits ruminants qui divaguent à l'intérieur du périmètre habité compromettent la culture fruitière et maraîchère à proximité des maisons. La végétation de cour chez les Tikar apparaît pauvre et clairsemée en comparaison avec les jardins fruitiers plus forestiers. Dans les villages dépourvus d'enceintes agroforestières, les populations ont souvent renoncé à l'élevage caprin, ovin et porcin. Les autres animaux rencontrés sont, par ordre décroissant d'importance, les volailles, les canards et les pigeons.

### 4.1.3- Ressources non agricoles

La place des ressources sauvages dans le système de production varie sensiblement d'une zone phytogéographique à l'autre, voire entre villages d'une même zone. Le contexte économique et le voisinage ethnique influencent fortement l'inclination des Tikar à pratiquer ou négliger ces activités.

#### a. Pêche

La pêche est le domaine de production qui restitue le mieux cette disparité géographique. Véritable institution dans l'est du pays Tikar, elle ne suscite que mépris chez les habitants de Mante (Tikar septentrionaux), pourtant proches du lac de retenue. À quelques kilomètres de là dans le village de Kimiso, cette activité retrouve son importance par la tenue de pêches collectives d'envergure à la nivrée. Les allochtones de l'extrême nord (Kotoko, Musgum) et de l'est (Gbaya) ont mainmise sur la pêcherie du lac de la Mapé. Dans la zone méridionale, la pratique est plus anecdotique et à l'initiative de rares "spécialistes", dont la maîtrise n'égale pas celle des Tikar orientaux.

Les techniques de pêche, une dizaine au total, varient suivant la saison, et se déclinent autour de l'utilisation du filet. Ce large éventail technique, modulant à volonté les combinaisons (individuelle ou collective, masculine, féminine ou mixte, dans les grands cours d'eau ou dans les affluents secondaires) garantit une pratique continue sur l'année. Chez les Tikar orientaux, la pêche de saison des pluies se pratique depuis des campements permanents s'échelonnant le long de la Kim. Les pêcheurs posent des filets dormants au niveau des berges inondées. Durant les crues périodiques, les poissons affluent à la recherche de sources d'éléments nutritifs concentrés sur les berges : feuilles, paillis, insectes, fruits, etc. En saison sèche, les pêcheurs longent la rivière, et établissent des bivouacs sommaires à la fraîcheur du sous-bois des forêts galeries. Ils pêchent alors plutôt au cœur de la rivière, notamment au moyen de palangrottes posées transversalement. Une cinquantaine d'espèces de poissons ont été recensées parmi les captures, pour l'essentiel composées de Bagridae (*Auchenoglanis biscutatus*) et de Clariidae (*Clarias* spp.).

La pêche à la nivrée est la forme la plus socialisée et la plus ritualisée des activités de pêche. Son déroulement festif réunit plus d'une centaine de protagonistes, de tous sexes et âges. Les sites où ces pêches se déroulent correspondent à des biefs dont la répartition spatiale est liée au statut de notable de chacun des détenteurs. De nombreux interdits et prescriptions accompagnent la préparation de la substance stupéfiante, orchestrée par les notables agréés : outre les feuilles de *Tephrosia* (arbuste cultivé dans les jardins particulièrement à cette fin) les Tikar utilisent surtout l'écorce d'*Albizia coriaria*, petit arbre pionnier de lisière généralement conservé dans les plantations agroforestières. Depuis peu, on observe une banalisation de l'emploi de pesticides, détournés de leur usage initial (traitement phytosanitaire des plantations). Devant les conséquences perceptibles d'une telle pollution sur une activité dont l'importance est à la fois économique et sociale, plusieurs chefs ont fait le choix de renforcer les garde-fous rituels préjudant à toute pêche collective.



*Photos 1 et 2 : camps de pêche de saison sèche et de saison des pluies (clichés E. Dounias)*

*Les camps de saison des pluies sont semi-permanents et localisés en lisière. Les pêcheurs viennent y séjourner durant plusieurs semaines. De petits jardins sont entretenus à côté des huttes (féculents, plantes légumières, condiments). Les camps de saison sèche sont des bivouacs improvisés à l'ombre des forêts galeries. Les pêcheurs lèvent le camp tous les 3 jours et progressent en longeant la rivière.*

## **b. Piégeage et chasse**

Au nord, la faune se cantonne aux flancs des plateaux marginaux, dans un espace de moins de 1 000 km<sup>2</sup>. Les activités cynégétiques sont peu pratiquées chez les Tikar septentrionaux, et n'ont pas l'importance accordée à la pêche chez les Tikar orientaux. Par contre ce domaine de production est lucratif chez les Tikar méridionaux. Le piégeage prévaut sur la chasse au fusil, même si cette dernière gagne en importance. Bien qu'extrêmement dangereux, les fusils de facture locale sont nombreux, car moins chers que les armes manufacturées, et utilisés sans être déclarés (économie sur les frais de permis et droit de port d'arme). Le piégeage est beaucoup moins élaboré que chez les populations plus forestières : seule une dizaine de types de pièges a été répertoriée. Par contre, les sections de câble employées sont plus grosses qu'en zone forestière, soulignant l'attrait des piègeurs tikar pour des proies de grande taille (suidés, cobs, buffles, tragélaphidés...).

Dans la zone méridionale, les pièges assurent 40 à 75 % des captures, réalisées en forêt et dans l'espace anthropisé (proximité des champs). Le fusil est surtout employé sur la faune arboricole, et les grands ongulés de savane. Le nombre de fusils a tendance à croître avec la raréfaction de la faune, augmentant incidemment le pourcentage de singes

arboricoles tués. À Ngume, dont les environs sont encore giboyeux, les céphalophes - essentiellement céphalophe de Peters, céphalophe bai et céphalophe bleu - totalisent 69 % des captures, contre seulement 13 % par les primates – hocheur, colobe guereza et cercocèbe à joues grises. À Nditam, la proportion de céphalophes chute à 33 %, tandis que celui des primates passe à 39 % (Auzel 1997). La distance parcourue pour capturer le gibier croît également : 91 % des proies de Nditam sont saisies au delà de l'agroécosystème, contre 72 % à Ngume. Les sauriens, pour lesquels les Tikar ont conçu un piège spécial, font aussi les frais de la raréfaction des ongulés.

### c. Collecte

En comparaison avec les populations forestières plus méridionales, les Tikar portent peu d'intérêt aux produits de cueillette. Bien des produits forestiers non ligneux, qui alimentent plus au sud une économie de type extractiviste, sont totalement ignorés des Tikar. Miels et insectes comestibles font exception : criquets, charançons, chenilles et surtout termites sont particulièrement recherchés. Ces ressources saisonnières, sensibles à d'infimes variations des facteurs bioclimatiques, constituent d'excellents marqueurs temporels, sur lesquels les Tikar s'appuient pour organiser le calendrier de leurs activités. Si la consommation d'insectes est assimilée à une friandise, elle constitue néanmoins des encas protéiques conséquents dans l'alimentation des pré-adolescents.

<b>PECHE</b>		
nord	méprisé à Cindji fréquente à Kimisso	achat de poisson autoconsommation
est	intense mais saisonnière à We véritable institution à Kong	autoconsommation autoconsommation/rente
sud	anecdotique	autoconsommation
<b>CHASSE/PIEGEAGE</b>		
nord	anecdotique, faute de gibier	autoconsommation
est	chasse au fusil grand mammifères chasse au fusil	autoconsommation/rente
sud	chasse à courre piégeage	autoconsommation/rente
<b>RAMASSAGE TERMITES/CHAMPIGNONS/CHENILLES</b>		
nord	extraction sporadique	autoconsommation
est	véritable institution	autoconsommation/vente locale
sud	intérêt mitigé	autoconsommation
<b>DETERRAGE IGNAME SAUVAGES</b>		
nord	moyenne importance	autoconsommation
est	négligé	autoconsommation
sud	très consommé	autoconsommation
<b>CUEILLETTE AUTRES VEGETAUX ALIMENTAIRES</b>		
nord	rare	autoconsommation
est	moyenne importance	autoconsommation
sud	courante	autoconsommation/vente locale

Figure 8 : importance relative des activités de prédation par écozone

La récolte des végétaux à usage alimentaire comprend peu de condiments et d'aromates. Concernant les féculents, seuls les tubercules de l'espèce d'igname sauvage *Dioscorea praehensilis*, proche des espèces cultivées du complexe *cayenensis-rotundata*, sont l'objet d'un déterrage régulier, quoique saisonnier. Les tubercules d'ignames sauvages constituent un produit de cueillette clé en forêt, qui a été particulièrement étudié à travers tout le sud Cameroun forestier (Hladik et Dounias 1996). A ce titre, l'attitude des Tikar vis à vis de cette ressource est emblématique de leur perception de la forêt. Les Tikar ignorent les espèces d'ignames sauvages de forêts, pourtant non toxiques. Par contre ils savent détoxiquer les tubercules des ignames toxiques de savane, de même que d'autres réserves amyliacées souterraines (bulbes, rhizomes renflés, tubercules) d'herbacées de savane. Les Tikar expriment ainsi la prévalence d'un savoir axé sur les ressources de savane, sur des plantes énergétiques susceptibles de pallier d'éventuelles périodes d'incertitude alimentaire, comme celles qu'ils ont subies au fil de leurs migrations ancestrales.

Quelques produits alimentaires de collecte sont exploités à l'état semi-domestique : drupes oléagineuses d'aiélé (*Canarium schweinfurthii*) ou de safoutiers sauvages (*Dacryodes buettneri*), dont les arbres sont conservés dans les plantations agroforestières, mais également des colatiers et des palmiers à huile à usages multiples, dont les peuplements mêlent individus plantés et individus spontanés.

#### **Productions de subsistance**

- Les Tikar disposent d'un large éventail de types de champs, qui sont fonctions du milieu exploité (forêt-savane), de l'association culturelle souhaitée, et de l'histoire de la parcelle (phase et durée de mise en jachère) ;
- L'élevage de petits ruminants est écologiquement contraignant et n'a que vocation ostentatoire ;
- Les ressources sauvages sont globalement peu considérées, et sont très diversement exploitées suivant les écozones.

## 4.2- ACTIVITÉS DE RENTE

### 4.2.1- Plantations caféières et cacaoyères



Figure 9 : Profil structural d'une agroforêt cacaoyère de la zone méridionale (C. Dallièrè)

A la fin des années 50, les Tikar adoptent la caféiculture et la cacaoculture. Le café robusta reste majoritairement cultivé par rapport au cacao, représenté par un cultivar ancien, peu productif mais résistant à la pourriture brune. Les conditions abiotiques limites imposent le maintien d'un couvert arboré, afin de réduire l'ensoleillement, abaisser la température et rehausser l'hygrométrie. Cette couronne est composée d'arbres d'ombrages préservés lors du défrichement, de fruitiers plantés, et d'arbres à usages multiples (Dallièrè 1996). Le sous-bois est composé de cultures basses : ananas, macabo ou patate douce, ainsi que certaines plantes herbacées (pourpier, grassé) et arbustives (pimentiers, aubergines) présentes à l'état subsponané, voire spontané (l'igname *Dioscorea praehensilis*).

Chez les Tikar les plus forestiers, l'espace agraire est agencé de telle sorte que les plantations soient localisées à la périphérie immédiate de l'habitat, les champs vivriers étant généralement ouverts au-delà de cette ceinture agroforestière. Dans ce contexte, l'organisation spatiale des systèmes cultureux résulte d'un libre choix des agriculteurs, moins assujéti aux contraintes environnementales. En revanche, dans la zone de savane septentrionale, seules les forêts de piémont et les ripisylves autorisent une arboriculture contingentée au café. Les plantations sont souvent éloignées de l'habitat, traduisant une organisation spatiale du terroir plus tributaire des contraintes environnementales.

Dans tous les cas, l'ombrage constitue la motivation première à maintenir des arbres forestiers dans les plantations. Les *Albizia* spp. (Mimosaceae), espèces héliophiles accompagnant le front de transgression forestière, y sont les plus fréquemment rencontrés notamment en raison de leur feuillage léger qui satisfait pleinement à cette fonction (Djotsa 1999). D'autres arbres conservés fournissent des ressources non ligneuses susceptibles de motiver le maintien d'un individu au détriment d'un apurement "agronomiquement" préconisé. Ce peut être par exemple le cas de *Voacanga africana*

dont les fruits riches en alcaloïdes et vendus à des fins pharmaceutiques, hébergent en revanche des chenilles nuisibles aux caféiers. Les connaissances des Tikar sur les utilisations potentielles des essences ligneuses conservées dans les agroforêts sont plus étendues dans les communautés méridionales, mais restent néanmoins limitées en comparaison avec les populations typiquement forestières (voir rapport régional Ntem).

Le choix des Tikar de maintenir des arbres dans leur plantation avec le risque de limiter le rendement des caféiers et des cacaoyers témoigne de leur préférence culturelle à optimiser le système agroforestier plutôt que de maximiser la production de rente.

**Tableau 4 : Production caféière comparée de 3 villages tikar**

Nombre de planteurs producteurs	Tikar du nord		Tikar du sud
	Mante	Kimiso	Ngume
<i>résultats 1997 par planteur :</i>	25	9	26
Production (kg)	741,6	1084,3	662,3
Prix de la vente (cfa)	239 440	361 444	224 923
Prix du nettoyage (cfa)	39 990	84 000	39 558
Prix de la récolte (cfa)	16 440	30 167	10 414
Prix des pulvérisations phytosanitaires (cfa)	15 880	10 666	3 177
Prix total des intrants (cfa)	72 310	124 833	53 149
Revenus caféiers déduction faite des intrants (cfa)	167 130	231 111	171 774
Ecart type des revenus caféiers (cfa)	(+/-) 10 000	(+/-) 109 000	(+/-) 40 000

#### 4.2.2- Une arboriculture ancienne à vocation commerciale: les colatiers

*Photo 3*

*Producteur de noix de cola, enfouissant sa récolte dans une termitière de Macro termes. Les noix sont ainsi entreposées à l'abri des intempéries, des ravageurs... et des voleurs. (cliché E. Dounias)*



L'importance de la noix de cola chez les Tikar signe clairement leur attachement à leurs savanes d'origine. La consommation de ces fèves stimulantes, leur don et partage (briser un morceau de fève pour la partager en signe d'amitié, ou en offrir au chef ou à un notable en guise de respect), sont constants et ponctuent les échanges sociaux quotidiens. Si les Tikar reconnaissent et collectent plusieurs espèces sauvages, ils plantent également une espèce domestiquée à fève pourpre (*Cola lateritia*). Les colatiers comptent parmi les arbres les plus fréquents des espaces domestiques: ils figurent au champ près des cases-huttes, dans les cours de villages, et dans les agroforêts de plantation. Certains agriculteurs disposent même de petites plantations en peuplement pure. L'importance sociale et économique de ces arbres a valu la dénomination de "piste des colas" à l'axe Ngambe-Kong - sentier pédestre jusqu'à l'ouverture d'une piste par l'exploitant forestier Hazim en 1996. La valeur économique du colatier est aujourd'hui reléguée en second plan par les productions caféières et cacaoyères : déduction faite de la consommation locale, les gains d'un bon producteur de cola s'élèvent annuellement à 40 000 CFA. Ces fèves suscitent néanmoins toujours une forte convoitise. Les arbres sont étroitement surveillés et la production est dissimulée pour prévenir tout vol.

#### **4.2.3- Commercialisation des productions**

##### **a. Pêche**

Un pêcheur de la zone orientale capture sur l'année environ 900 kg de poisson frais, soit 210 kg de poisson séché, forme sous laquelle il est commercialisé. Le gain effectué par le pêcheur sur 1 kg de poisson sec - déduction faite des commissions perçues par les porteurs et les intermédiaires - avoisine 1 000 CFA. Une journée moyenne de pêche en saison sèche lui rapporte 2 400 CFA. Comme près d'un quart des prises sont réservées à la consommation familiale, les gains annuels d'un pêcheur sur ses ventes sont de l'ordre de 160 000 CFA, ce qui atteste de l'importance économique de ce domaine de production, trop souvent mésestimé en Afrique forestière. Environ un quart de ces gains sont réalisés en saison sèche, contre trois quarts en saison des pluies lors du séjour dans les campements semi-permanents.

##### **b. Chasse**

La valeur totale de la production faunique annuelle de la zone septentrionale est estimée à près de 600 tonnes, dont 15 % sont commercialisés. Ces ventes représentent près de 50 millions de CFA. Ainsi, dans cette zone décrite comme pauvre en ressources fauniques, les revenus potentiels sont estimés à 15 000 CFA/ha/an, soit 2,5 fois plus que l'agriculture et 5 fois plus que l'élevage sur des unités de surface équivalentes.

Dans la zone méridionale plus giboyeuse, la majorité des prises sont destinées à la vente, dans des proportions oscillant entre 60 à 80 % suivant le village.

##### **c. Vivrier**

La région la moins forestière (zone septentrionale) est celle où les Tikar investissent le plus dans la commercialisation de vivriers. Cette situation est la résultante de contraintes à la fois humaines, écologiques et historiques.

La proximité de la frontière nigériane, le passage du principal axe routier de

communication entre le Nord et le Sud du pays - importante circulation de camions, convoyeurs potentiels de marchandises - et le voisinage des hauts plateaux de l'ouest où la demande en vivrier (arachide, maïs) est élevée, sont de fortes motivations à un tel investissement.

Enfin, le commerce des noix de cola atteste de la prégnance de réseaux d'échanges anciens, qui fonctionnent encore actuellement dans le cadre du commerce des produits vivriers et des productions cynégétiques.

#### **Productions commercialisées**

- Les plantations caféières et cacaoyères sont avant tout des agroforêts permanentes, où le planteur privilégie un système optimisé à une production maximisée ;
- Le colatier, arbre à la fois planté et spontané, caractérise une aire ancienne d'échanges commerciaux et constitue un bon marqueur d'anthropisation ancienne ;
- Les ventes de gibiers, poissons et surplus vivriers sont conséquentes et marquent nettement les économies des diverses écozones. chaque sous-région se distingue par ses communautés respectives de chasseurs, de pêcheurs et de planteurs.

### 4.3 STRATÉGIES ALIMENTAIRES ET ÉCONOMIQUES

#### 4.3.1- Gestion des activités dans le temps et l'espace

Tableau 5 : Temps alloué aux activités quotidiennes chez les Tikar septentrionaux de Mante (moyenne annuelle en minutes /jour et en % du temps d'éveil)

	Hommes adultes	Femmes adultes	Femmes enceintes ou allaitantes	Enfants des 2 sexes 0-4 ans	Enfants des 2 sexes 5-9 ans	Adolescent 10-18 ans	Adolescente 10-18 ans
	% min	% min	% min	% min	% min	% min	% min
Activités sociales	27,70	16,49	11,60	24,50	16,40	15,38	10,33
Education / soins aux enfants	3,40	0,96	2,32	1,78	9,72	15,61	12,71
Besoins personnels	28,81	22,69	23,07	56,41	35,70	28,13	21,02
Activités ménagères	8,43	42,93	47,40	8,76	28,13	15,97	37,29
Construction	7,65	0,26	0,26	1,21	0,97	2,38	0,83
Pêche	1,56	0,87	1,03	0,43	0,56	8,10	1,90
Chasse	1,48	-	-	0,21	0,56	0,24	-
Activités agricoles	21,23	15,80	14,70	6,62	8,00	14,18	15,91
* corvée de bois	0,4	7,5	2,7	5,3	13	4,1	20,7
* défrichage	16	3,7	2,7	1,1	-	4,1	-
* sarclage	9,3	9,6	11,6	5,3	11	21,6	17,1
* semailles	7,8	17	14,3	5,3	4,3	1,7	8,9
* récolte café	0,7	4,8	6,2	6,2	3,5	3,3	1,5
* récolte produits vivriers	9,3	16	23,2	15,6	21	20,7	21,5
* collecte produits sauvages	6,1	1,6	0,9	2,1	10	0,8	3
* gardiennage	4,6	2,7	7,2	1,1	7,8	5	1,5
* transport de denrées	2,1	12	4,5	2,1	1,8	10	5,9
* entretien du matériel agricole	15,7	30	-	1,1	-	4,1	0,8
Nombre d'observations	1281	1141	776	1404	1440	839	842

[1] visites, culte, deuil, autres activités...

[2] repas, soins personnels et médicaux, repos, activités ludiques, petites affaires...

[3] entretien maison, cuisine, corvées d'eau...

[4] inclus entretien case, artisanat...

La répartition des activités de production dans le temps, et en fonction de l'âge, du sexe des individus et des échanges qu'ils entretiennent entre-eux, est un bon indicateur du degré d'adaptation d'une société à son environnement. Le suivi des activités quotidiennes a été entrepris sur un cycle annuel complet, dans un village Tikar septentrional (Mante), un village tikar méridional (Ngume) et un hameau de Pygmées Medjan mitoyen de Ngume. Ce suivi de personnes de tous âges et tous sexes, a été réalisé suivant une méthode d'observation ponctuelle et aléatoire. Plus de 10 000 observations instantanées ont ainsi été réalisées dans chacun des sites. Seules les données du village septentrional de Mante ont été pour l'instant dépouillées.

Les résultats de l'étude sur l'emploi du temps doivent être confrontés à ceux des enquêtes ayant trait à l'alimentation, la nutrition, l'état sanitaire, mais également à ceux qui concernent le système de production et la socio-économie. Ces résultats, qui ne constituent nullement une fin en soi, permettent de révéler des tendances, ou d'aider l'interprétation des résultats obtenus dans les diverses disciplines (Lenoir 1999). Ainsi, pour les activités de production, l'enquête montre une nette division sexuelle des tâches. Alors que les hommes assurent le défrichage et l'entretien de l'équipement agricole, les femmes consacrent plus de temps aux semailles et aux récoltes des produits vivriers et de café (malgré le fait que la plantation appartienne à l'homme et que ce dernier en perçoive l'essentiel des bénéfices). Les enfants et les adolescents participent aux activités agricoles en aidant au sarclage et à la récolte des produits vivriers.

Comme chez les Ntumu, les femmes de Manté travaillent plus aux champs que les hommes. Mais alors que les femmes Ntumu s'adonnent aux tâches agricoles durant en moyenne 248 minutes par jour (Cogels et Pasquet sous presse), les femmes de Manté n'y consacrent en moyenne "que" 136 minutes par jour. Ces valeurs pourraient surprendre, compte tenu du fait que les travaux de sarclage imposés par le mode de mise en culture tikar sont extrêmement coûteux en temps. La différence tient principalement au fait que les Tikar n'effectuent qu'un seul cycle agricole par année calendaire, alors que les Ntumu disposent de 2 cycles agricoles par an (voir rapport régional Ntem).

#### **4.3.2- Consommation alimentaire et saisonnalité**

L'étude pondérale de l'alimentation par pesée s'est limitée à la zone méridionale. Elle porte sur 3 villages Tikar et 3 hameaux Medjan. Dans chacun des villages, 6 à 7 familles ont été enquêtées 4 jours consécutivement. Toutes les consommations pendant et en dehors des repas ont été pesées. L'enquête s'est déroulée durant les mois de janvier et février 1996, correspondant à la saison sèche.

En complément à cette enquête pondérale ponctuelle, des contrôles qualitatifs complémentaires ont été effectués de manière aléatoire dans les foyers tikar et medjan du village de Ngume durant un cycle annuel complet. Ils permettent de recadrer l'enquête pondérale ponctuelle dans une perspective saisonnière.

- Aliments de base.

L'alimentation des populations de la région est variée en ce qui concerne les aliments de base. Chez les Tikar il s'agit, par ordre décroissant d'importance, du maïs, du manioc, du macabo, de la patate douce, des ignames sauvages, du plantain et des bananes vertes. Chez les Medjan, la hiérarchie est différente : manioc, maïs,

ignames sauvages, macabo, plantain, et bananes vertes. Les Medjan consomment fréquemment ces féculents sous la forme grillée. En cette période de l'année marquée par la pénurie alimentaire, ces encas grillés font figure de "trompe-la-faim".

- Aliments protéiques.

Viande et poisson sont les aliments protéiques consommés par les 2 populations. Les Tikar consomment surtout de la viande, tandis que le poisson, conservé fumé à l'issue de campagnes de pêche dans des campements de brousse, est plus fréquent dans l'alimentation des Medjan. L'essentiel du gibier capturé étant destiné à la vente. Les quantités ingérées - 60 g de viande et 13 g de poisson chez les Tikar ; 30 g de poisson et 19 g de viande chez les Medjan – sont faibles en comparaison de celles obtenues dans des régions plus méridionales - 150 à 250 g de produits carnés à Campo ; 48 g à Evoudoula ; 82 g à *la cité sucrière de Mbandjock*.

- Feuilles et légumes.

Pour les 2 populations, le choix en légumes est restreint. Les feuilles de manioc prédominent, préparées à l'huile de palme par les Tikar, tandis que les Medjan les associent au jus de noix de palme, y ajoutant parfois du sel, de la pâte d'arachide ou de graines de courges.

- Fruits.

Par leur consommation réduite de fruits (limitée aux papayes, avocats et bananes) Tikar et Medjan ne se distinguent pas des populations plus forestières.

- Noix et graines, matières grasses.

Les seules sources oléoprotéagineuses d'origine sauvage sont les graines de *Ricinodendron heudelottii*, arbre de recrus et de lisière dont la fructification coïncidait avec la période d'enquête. Les graines d'arachide, de melon et de courges n'apparaissent qu'en faible quantité dans les préparations.

- Boissons.

La sève de palme est la principale base de boisson alcoolisée utilisée, à 80 % sous forme de vin, et à 20 % sous forme distillée. Bières et sucreries manufacturées ne sont bues qu'à l'occasion d'événements sociaux, ou lors de déplacements dans les plus grosses agglomérations (Nditam, Ngume et Gambe tikar) disposant de débits de boissons.

- Origine des aliments.

Une monétarisation de l'alimentation et, une provenance des aliments extérieure au foyer consommateur, ont été fréquemment notées. Chez les Tikar, 16 % du maïs est acheté, de même que 25 % des féculents (surtout patates douces, macabo et plantain), 56 % des noix et graines, 27 % de la viande et 17 % du poisson. Chez les pygmées, une partie de l'alimentation serait également payée, mais une confusion persiste parfois entre partie payée, partie reçue en échange de travaux, et partie prélevée dans les champs des villageois. Pour les aliments de base, patates douces, macabo et plantains sont les plus régulièrement achetés.

Tableau 6 : Principaux aliments consommés par les Tikar et les Medjan

Aliments	Tikar	Medjan	Test de t
	(g/jour/capita) nb sujets =107	(g/jour/capita) nb sujets = 141	
Manioc/taro/patate/banane	498,0 (± 25,0)	538,0 (± 24,0)	ns
Farines (maïs-manioc) - riz	174,0 (± 11,0)	97,0 (± 9,0)	**
Ignames sauvages	37,0 (± 8,0)	127,0 (± 10,0)	**
Viande	59,0 (± 5,0)	30,0 (± 3,0)	**
Poisson	13,0 (± 2,0)	19,0 (± 2,0)	ns
Feuilles - légumes	47,0 (± 4,0)	55,0 (± 3,0)	ns
Fruits	49,0 (± 6,0)	42,0 (± 6,0)	ns
Boissons	28,0 (± 8,0)	116,0 (± 19,0)	**
Arachide - haricot - noix	8,1 (± 1,0)	4,6 (± 0,6)	*
Noix et pulpe de palme	6,0 (± 1,0)	33,0 (± 4,0)	*
Sel	4,4 (± 0,3)	3,0 (± 0,2)	**
Huiles et matières grasses	14,0 (± 1,0)	8,0 (± 1,0)	**
Pain - bouillie	3,2 (± 1,2)	0,5 (± 0,3)	*

*ns= non significatif ; \*= moyennement significatif ; \*\*= très significatif*

#### Consommation alimentaire

Les repas tikar sont composés autour d'une farine mêlant maïs et manioc. Les protéines d'origine animale sont en faible quantité. L'achat local de denrées alimentaires est fréquent.

	<b>ZONE SEPTENTRIONALE</b>	<b>ZONE ORIENTALE</b>	<b>ZONE MERIDIONALE</b>
<b>Caractéristiques de la zone</b>	Climat + sec soudanien Biome savannicole dominant Transgression forestière lente Biodiversité réduite Densité de population élevée Passage routier Proximité frontalière et Grassfields	Climat de type intermédiaire Mosaïque forêt/savane Transgression forestière moyenne Biodiversité très élevée Densité de population très faible Secteur enclavé Exploitation forestière très récente	Climat + équatorial humide Biome forestier dominant Transgression forestière rapide Biodiversité élevée Densité de population moyenne à faible Désenclavement récent Exploitation forestière intensive
<b>Activités économiques</b>	Caféculture écologiquement limitée Economie de prédation réduite Rente axée sur le vivrier	Agriculture vivrière de subsistance Economie de prédation prédominante Absence de plantations dû à l'enclavement Rente axée sur la gibier et le poisson	Agriculture vivrière de subsistance Economie de prédation moyenne Rente mixte sur les plantations (café-cacao) & commercialisation locale gibier et vivrier

*Tableau 7: Stratégies différentielles entre les trois écozones*

## 4.4- IMPACTS ÉCOLOGIQUES DES ACTIVITÉS DE PRODUCTION

### 4.4.1- Stabilisation de l'agroécosystème en contrepoint de la transgression forestière

Plusieurs indices relevant du système de production soulignent que la progression de la forêt, dès lors qu'elle s'exprime sur le terroir, est perçue par les Tikar comme une gêne. Jusqu'à la fin des années 50, les Tikar se contentaient de subir le phénomène, qui provoquait un déplacement régulier et forcé des terroirs. Depuis, de nouveaux facteurs écologiques et économiques ont permis de concevoir une parade et de contenir l'avancée forestière hors de l'agrosystème.

Comme les autres céréaliculteurs de savane, les Tikar ont une agriculture basée sur le sarclage. Les terres défrichées et brûlées avant leur mise en culture, sont exploitées 7 à 10 années consécutivement, et c'est la baisse drastique de production qui contraint le cultivateur à mettre la parcelle en jachère, et à préparer une nouvelle portion de terre. L'assolement renouvelé d'une même parcelle favorise l'enherbement. Il est alors nécessaire d'éliminer par un sarclage répété, les herbacées adventices qui entrent en compétition avec les cultures dans l'utilisation des nutriments du sol. Dans l'agriculture itinérante sur brûlis de savane, les sarclages sont des étapes importantes de la chaîne opératoire : leur nombre, la façon de les nommer, les moments pour les réaliser et leurs modalités techniques sont autant de traits particuliers à chaque communauté.

Par contraste, l'essartage en zone forestière consiste à procurer un avantage aux plantes cultivées avant que les adventices ne s'installent. Cet avantage éphémère est renouvelé à chaque cycle par un déplacement systématique de la parcelle à cultiver. Ce déplacement du lieu de culture est le choix adopté par les essarteurs forestiers, pour justement éviter le sarclage (voir rapport thématique sur l'agriculture itinérante sur brûlis).

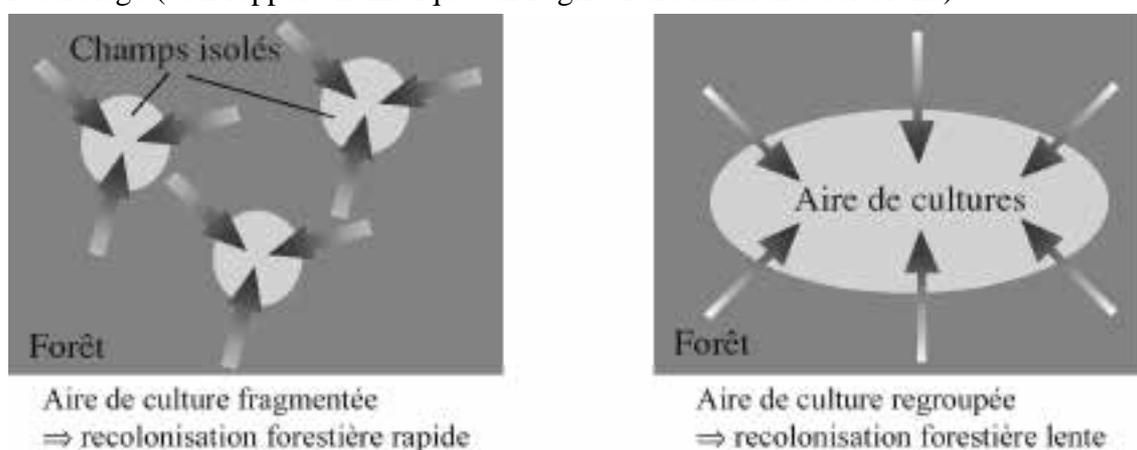


Figure 10 : Fragmentation de l'espace agraire et recolonisation forestière

Contrairement aux populations d'essarteurs de forêt les Tikar ne valorisent pas l'activité d'abattage (Voir rapport régional "boucle du Ntem" et rapport thématique "agriculture sur brûlis"). Elle est pourtant nécessaire lors de la création initiale de la parcelle, toujours dérobée à la forêt. Pour retarder la reprise forestière, les Tikar pratiquent un abattage intégral des arbres, alors que les populations de forêt privilégie une coupe sélective. Très peu de vestiges arborés persistent dans l'espace agricole pour témoigner que l'emplacement était initialement forestier. Un stratagème complémentaire,

délibérément adopté par les Tikar pour ralentir l'avancée forestière, consiste à regrouper les champs dans de vastes aires de cultures. Outre le fait que ce regroupement facilite l'exécution collective des travaux agricoles (voir IV-4-3), il permet en quelque sorte de repousser la lisière de la forêt. Les oiseaux et les mammifères forestiers sont moins enclins à s'aventurer dans un vaste périmètre dégagé, ce qui limite leur contribution dans la dissémination des graines. Les Tikar mettent ainsi en pratique leur compréhension du phénomène d'avancée forestière naturelle : celle-ci est effectivement plus rapide sur les petites savanes incluses que sur les vastes étendues, ce qui explique que l'avancée forestière soit plus rapide au sud qu'au nord.

L'astreinte d'abattage étant passée, la logique va consister à exploiter la terre aussi longtemps que la production sera acceptable. Seule la régénération forestière, par l'entremise d'une mise en jachère de longue durée, permettait auparavant la restauration de la fertilité. La lenteur du processus (plusieurs décennies) obligeait les cultivateurs à migrer avec leurs aires de culture.



*Photo 4 : brûlis à Chromolaena odorata (cliché E. Dounias)*

*Commentaire : Paysage originellement forestier. Rendement calorique élevé de Chromolaena, qui provoque un apport massif de cendres et une destruction des jeunes pousses d'arbres, hypothéquant toute recolonisation rapide par la forêt.*

Un changement important va s'opérer à la fin des années 70 avec l'apparition de *Chromolaena odorata*. Cette adventice buissonnante est, sans équivoque, perçue comme une peste absolue par les sociétés d'essarteurs forestiers. Les Tikar savent parfaitement tirer avantage des performances agronomiques de *Chromolaena* qui permettent, une fois l'envahissement accompli, de réduire les temps de déprise agricole. En envahissant les recrus post-agricoles, *Chromolaena* bloque la régénération forestière et autorise une remise en culture après seulement 4 ans de jachère. En vrais cultivateurs de savane, les Tikar n'ont eu aucun mal à s'adapter au surcoût de sarclage imposé par l'adventice. Les

avantages pour les Tikar sont multiples : le retour rapide sur d'anciennes aires de culture réduit la mobilité de l'espace agraire ; l'accélération de la rotation agricole dispense d'un abattage de nouvelles portions de forêt, vécu comme une corvée. En corollaire, l'espace agricole ainsi stabilisé freine l'avancée forestière au niveau du village.

### **Faut-il être pour ou contre *Chromolaena odorata* ?**

Depuis plus d'une décennie, un débat passionné fait rage autour de l'adventice *Chromolaena odorata* :

#### **Pour**

Les agronomes rappellent que cette plante américaine n'est pas arrivée en Afrique accidentellement : son introduction dans les années 40 comme plante de couverture dans les plantations agro-industrielles, tient à ses nombreuses et indéniables qualités amélioratrices du sol. Certains voient en elle la plante qui permettrait de résoudre l'épineux problème de réduction des temps de jachère (voir rapport "Agriculture itinérante sur brûlis"). Les écologues du programme ECOFIT ont également bien mis en évidence le rôle actif de cette plante arbustive comme écran ignifuge de la lisière lors des feux de brousse, favorisant ainsi l'avancée du front pionnier forestier.

#### **Contre**

D'autres biologistes s'élèvent contre plusieurs dangers que fait courir cette plante : d'abord son pouvoir invasif important et difficile à réguler, aussi bien dans les recrus forestiers que le long des axes de transhumance des troupeaux de savane (les fruits se fixent dans le pelage des animaux). Ensuite se pose la difficulté de débroussailler avec les outils aratoires conventionnels. De plus, les substances secondaires sécrétées par cette plante sont probablement récupérées par le criquet puant. Ce ravageur herbivore verrait en quelque sorte sa progression favorisée par l'envahissement de la mauvaise herbe. Mais le risque le plus grand est sans doute le fait que *Chromolaena* bloque la régénération forestière après culture, et est une cause de baisse drastique de biodiversité.

#### **Arbitrage**

Le point de vue de l'anthropologue est de privilégier l'opinion des utilisateurs du milieu. Il ne sert à rien de prêcher pour ou contre cette plante : certaines ethnies vont l'apprécier positivement (les Tikar au Cameroun, mais également les Oubi, Mahin, Malinke de Côte d'Ivoire), d'autres négativement (la plupart des essarteurs forestiers d'Afrique centrale).

Les enjeux économiques et écologiques autour de cette plante, présente dans toute la zone intertropicale, sont tels, qu'une prise en compte préalable des populations concernées est indispensable avant d'entreprendre une quelconque action en faveur ou à l'encontre de cette plante.

L'autre incitation à migrer que les Tikar ont eu à résoudre est la pression accrue de l'afforestation, sur le périmètre d'habitation implanté en lisière. Dans la zone méridionale et dans la région de Magba, les Tikar ont mis à profit les plantations de rente, ceinturant le périmètre habité. Ces agroforêts constamment entretenues bloquent l'invasion forestière à proximité des concessions, et font également office d'écran ignifuge, protégeant les maisons contre les brûlis et les incendies de brousse. Sur les lisières, les Tikar du nord mettent à profit l'avancée du front d'*Albizia* sur la savane, pour étendre progressivement leur plantation.



*Photo 5 : une agroforêt caféière (cliché E. Dounias)*

*Commentaire : En créant une forêt anthropique permanente et entretenue, autour de l'espace habité, les Tikar empêchent la recolonisation forestière au voisinage des maisons.*

Le confinement des animaux domestiques dans l'espace habité constitue également une entrave, cette fois indirecte : ces animaux compromettent la plantation d'arbres fruitiers dans la cour. Or ces arbres servent de perchoirs aux oiseaux anthropophiles, notamment les tisserins qui, par leurs va-et-vient incessants entre habitat et forêt, activent la dissémination des graines d'arbres pionniers.

Pour résumer, les Tikar ont conçu un système de contrôle de l'afforestation qui combine deux démarches en apparence antagonistes :

- éliminer toute végétation ligneuse de l'espace de culture en tirant profit d'une adventice qui bloque la régénération forestière ;
- dans le même temps, entretenir un espace forestier anthropique (ou agroforêt) au pourtour de la zone d'habitation.

L'objectif n'est pas de chercher à empêcher la transgression forestière, mais bien

d'en contrôler la dynamique au niveau de l'espace domestique. Les Tikar tentent de ne plus subir une migration sous la contrainte de l'avancée de la forêt. Dans le contexte actuel où toute action de déforestation est systématiquement dénoncée, la sensibilité écologique occidentale serait a priori encline à condamner l'attitude des Tikar vis-à-vis de la forêt. Cette étude de cas souligne à quel point il importe de prendre en compte la rationalité subjective des populations utilisatrices du milieu. Le point de vue des Tikar mérite d'ailleurs toute notre attention. À terme en effet, la pérennisation de leur espace agraire, par l'entremise d'une rotation agricole circonscrite à un stock de terres déjà exploitées, réduit d'autant la ponction humaine sur la forêt située au-delà de l'espace villageois.

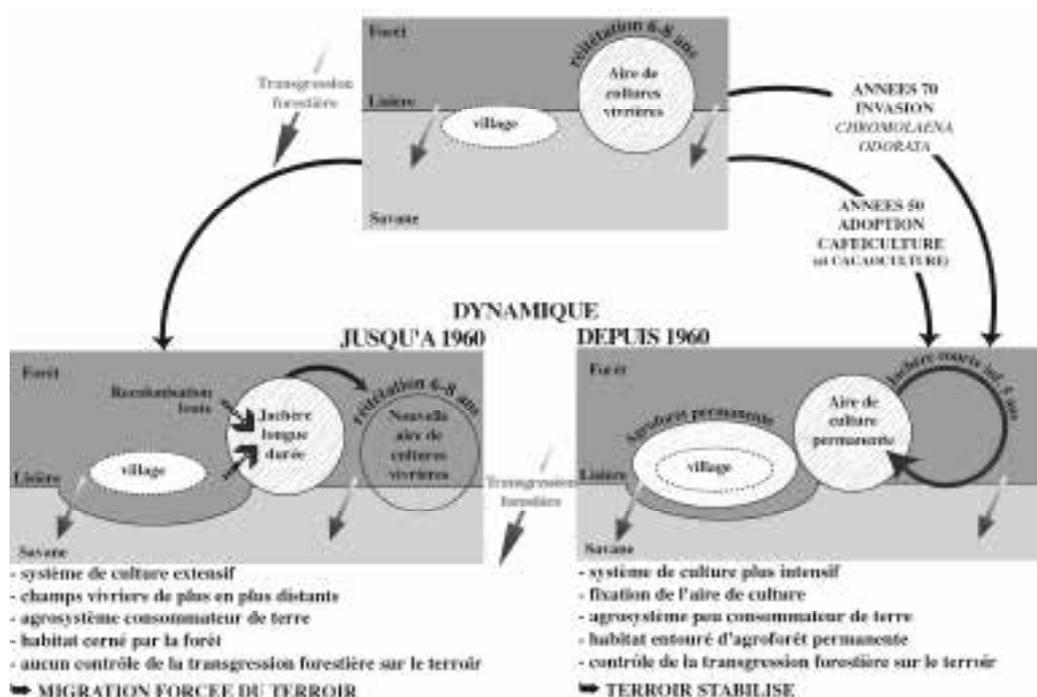


Figure 11 : Modification de la dynamique de l'agroécosystème depuis 40 ans

#### 4.2.2- Pression cynégétique

La grande richesse faunique de la transition forêt-savane est en soi la cause de sa mise en péril. Depuis moins d'une décennie, cet écosystème suscite l'attention de diverses catégories de chasseurs, animés de motivations distinctes.

La chasse sportive se développe dans la zone, les amateurs de trophées venant y traquer des proies rares et réputées, tels que le Bongo (*Tragelaphus euryceros*) et le buffle (*Syncerus caffer caffer*). Les apports en devises sont conséquents : permis, licences et taxes d'abattage, d'importation d'armes et d'amodiation des zones cynégétiques, assurent au Cameroun des recettes publiques de près de 140 millions de cfa (Chardonnet 1995). Aucun contrôle n'est exercé sur l'éthique des guides de chasse - précédés d'une réputation sulfureuse - qui sévissent dans le secteur enclavé oriental, à l'abri des regards dérangeants.

La zone attire également des braconniers en provenance du sud et de l'ouest du pays. Les Tikar contrôlent mal la venue de ces chasseurs allochtones et les conséquences désastreuses qui peuvent s'ensuivre. C'est ce que montre la crise profonde qui a secoué

le village de Kong en 1997, à la suite du massacre de 4 hippopotames par un braconnier assisté d'un natif du lieu, en violation de l'interdit absolu de chasser ces animaux sacrés par excellence (Ngoundoung Anoko 1997).

La troisième catégorie de chasseurs est composée des villageois eux-mêmes. Face à la demande croissante émanant des zones urbaines, plusieurs études convergent pour souligner qu'au Cameroun, la chasse commerciale est actuellement le domaine de production le plus rémunérateur qui soit (voir rapport thématique "filère viande de brousse"). L'appât du gain, conjugué à l'enclavement, le manque d'alternatives économiques et la proximité des exploitations forestières - qui stimulent la demande et facilitent l'écoulement de la venaison - provoque une surenchère de la pression cynégétique, qui dépasse largement les seuils habituellement admis pour un maintien des ressources fauniques.

#### **Impact écologiques des activités de production**

- Les choix agricoles récents des Tikar traduisent une tentative de réguler l'avancée forestière dans l'espace villageois ;
- Chasse sportive, braconnage et chasse villageoise combinés, exercent une pression excessive qui met en péril la survie de la grande faune de l'écotone.

#### **4.4.3- Unités de résidences, Unités de production**

Les Tikar font preuve d'une grande flexibilité résidentielle, qui est rythmée par la variation saisonnière des activités agricoles ou de prédation. Durant la majeure partie du cycle agricole, les villageois résident dans des campements situés à proximité des lieux de culture. L'habitat est implanté à même le champ, de préférence sur une élévation de terrain permettant une surveillance à distance, ou dans une savane mitoyenne. En revanche, il n'est jamais situé en sous-bois forestier. L'organisation de l'habitat au champ est patri-virilocale. L'unité de production qui le compose réunit l'homme, sa(ses) épouse(s) et leurs enfants. Le campement est composé d'autant de huttes que le chef de famille compte d'épouses. Lorsqu'il est éloigné du village, le campement champêtre devient souvent l'habitat principal, les résidents ne rentrant au village que pour se ravitailler, s'informer, ou participer à une réunion ou une cérémonie.

La période de récolte du café et du cacao, mais aussi les campagnes de pêche et de piégeage, sont également l'occasion de séjourner longuement dans des campements de permanence variable. En contrepartie de cette fragmentation spatiale des unités de production, les gens répondent régulièrement aux invitations d'entraide. Ces séances de travail collectif interviennent à toutes les étapes du cycle agricole, mais également à l'occasion d'une pêche à la nivrée, pour la construction d'une case, ou éventuellement la pose d'une toiture. Elles sont à chaque fois prétexte à des échanges sociaux, agrémentés de bière de maïs et d'une prise de repas convivial. La géographie des résidences extravillageoises est complexe. Elle tolère un relatif rapprochement par affinité, même si persiste un zonage sous-jacent, déterminé par le titre de notabilité du propriétaire. Les regroupements par affinité et la relative souplesse dont jouissent les résidents en brousse,

émoussent les angles d'une organisation spatiale de l'habitat trop rigidifiée par le système politique (voir II-3-1). Ces séjours longs et répétés au champ, dans les plantations, dans les campements de chasse ou sur les biefs de pêche, semblent ne pas seulement répondre à des impératifs de production. Ils permettent aux habitants de rompre temporairement avec les contraintes du protocole politique régnant au village.

## 5 INDIVIDUS ET COMMUNAUTÉS FACE À LA MODERNITÉ

### 5.1- RELATION À LA FORÊT

De nombreux indices soulignent que le rapport que les Tikar entretiennent avec la forêt est essentiellement utilitaire et dépourvu d'affectivité.

A/ Un mode d'établissement de l'habitat en lisière, où forêt et tranchée défensive étaient auparavant associées pour garantir sécurité et voie de repli en cas de conflit guerrier.

B/ Une agriculture vivrière sur brûlis qui se met en place sur des terres forestières, mais qui fonctionne ensuite comme une agriculture de savane. Le système de culture s'organise autour d'une céréale, avec les pratiques agricoles *ad hoc* : élimination intégrale du couvert ligneux, pratique du sarclage, réitération culturale sur la même parcelle. La manière dont les Tikar valorisent l'implantation fortuite de l'adventice *Chromolaena odorata* est tout à fait significative de leur rapport à la forêt.

C/ Une négligence affichée à l'égard des produits de collecte forestiers, que l'on retrouve dans la composition des agroforêts de plantations, où le maintien d'un arbre à des fins d'ombrage prime sur les ressources que certaines essences seraient susceptibles de prodiguer. Les arbres sont avant tout au service de la production de rente, leur valeur agroforestière potentielle ne s'exprimant qu'en second lieu.

D/ Le système d'exploitation privilégie l'entraide (avec consommation collective de bière), et une occupation foncière permissive qui permet de rétrocéder l'usufruit des jeunes recrues à l'ensemble de la communauté. La déprise de la propriété individuelle favorise une occupation permanente de l'espace agricole. Ce dispositif social participe au contrôle de la recolonisation forestière. Par comparaison, un agriculteur de forêt conserve généralement un droit exclusif sur ses jachères les plus anciennes (Dounias 1996).



*Photo 6 : repas collectif à l'occasion d'une invitation au sarclage (cliché E. Dounias)*

## **5.2- LA PERCEPTION DE SOI, DES PYGMÉES ET DE LA FORÊT**

Les faits exposés ci-après proviennent principalement des enquêtes des psychologues (voir rapport thématique d'A. Delorme sur les aspects psychologiques).

### **5.2.1 Perception de soi**

Les Tikar se définissent avant tout par leur origine, donc par leur attachement à un environnement et une culture de savane. Par delà l'emphase de surface, le discours sur soi met en exergue l'ambition et la franchise, qualités que les Tikar estiment partager avec les Mbum et les Fulbe du nord. Le travail collectif et le respect de l'autorité du chef et des règles villageoises sont fortement valorisés. Autre trait intéressant - à rapprocher à leur système politique intégrateur - les Tikar se reconnaissent un sens de la débrouillardise et une certaine habileté à imiter l'autre. Ainsi, malgré les habituels conflits de génération et valorisation du passé, ils se prétendent suffisamment "caméléons" pour surmonter les aléas de l'avenir.

### **5.2.2- Perception des Pygmées**

Les relations interethniques avec les Medzan montrent que ces derniers ont plus emprunté à l'écologie des Tikar que l'inverse (voir II-2-3). Les Tikar ont peu appris de la forêt au contact des Medzan. L'apport didactique de ces derniers, relève plus du symbolique que de l'économique. Les Medzan occupent le bas de l'échelle sociale et leur habitat est marginalisé. En contrepoint de cette apparente servilité, ils ont le contrôle des pratiques rituelles qui rythment le bon fonctionnement de la société tikar. C'est d'ailleurs seulement dans la zone de contact avec les Medzan que les Tikar ont développé un culte des ancêtres tourné vers la forêt, dans lequel le rôle de médiateur est tenu par des masques empruntés à des autochtones forestiers (Abega sous presse). Les Medzan tiennent leur pouvoir de la

connivence qui les lie originellement à la forêt et qui a suscité un sentiment ambivalent d'admiration et de crainte de la part des migrants. Les relations interethniques sont bien tortueuses entre ces deux sociétés. Le discours des uns vis-à-vis des autres est empreint de mépris, et pourtant chaque parti reconnaît avoir besoin de l'autre.

### 5.2.3- Perception de la forêt

L'évocation de la forêt est d'abord fonctionnelle : la forêt nourrit puisqu'elle sert de substrat à l'implantation des champs. Elle est source d'argent, par les plantations d'arbres que l'on y installe, le poisson et le gibier que l'on y prélève, mais aussi par le monnayage de la coupe de bois négocié avec les exploitants forestiers. Sinon, la forêt apparaît aux Tikar comme dangereuse : c'est le domaine des maladies et des accidents (chutes d'arbres) et des bêtes féroces - le serpent est prégnant dans les dessins d'enfants figurant la sylve. Pire encore, on peut s'y perdre. Pour les Tikar, la sylve n'a aucune valeur culturelle ou symbolique, et ne fait l'objet d'aucune transposition mythique.

## 5.3- LE VÉCU DU DÉVELOPPEMENT

Les aménagements récemment apparus dans le pays Tikar ont apporté leur cohorte de perturbations. Les deux plus importants, du point de vue des retombées écologiques et de l'influence sur le mode de vie des populations locales, sont le réservoir de la Mapé au nord et l'exploitation forestière au sud et à l'est.

### 5.3.1- Réservoir de la Mapé (zone septentrionale)

Pour les populations, les raisons d'un mécontentement à l'encontre du lac de retenue sont nombreuses :

**Conséquences directes** (économiques, foncières, relations interethniques et matérielles)

- Récession économique (perte des champs, des plantations, des territoires de chasse-pêche-collecte, et des communications routières qui permettaient d'accéder aux marchés) ;
- Accroissement de la pression foncière sur les zones exondées ;
- Tensions ethniques avivées (notamment entre pasteurs et cultivateurs) ;
- L'infrastructure qui alimente un dispositif hydro-électrique, ne fournit aucune électricité localement ;

**Conséquences indirectes** (sanitaires, psychologiques)

- Accroissement du risque sanitaire lié au lac (paludisme, nuisance due aux piqûres de *Culex*, bilharziose) ;
- Troubles psychologiques dûs à l'attachement culturel et affectif à des terres définitivement perdues ;
- Spoliation de patrimoine.

Les populations déplacées se retrouvent dans une situation de quasi-réfugiés et attendent toujours une hypothétique d'indemnisation de leur perte de territoire. La pression foncière sur les terres exondées s'accroît et les migrants forcés doivent se contenter de terrains moins fertiles ou plus difficiles d'accès (Lenne 1997). Dans le secteur de Nyakong où les pouvoirs publics ont ouvert une nouvelle route, les déplacés

sont pris de vitesse par les migrants entreprenants des plateaux voisins (Konja, Yamba et Mambila) et de l'extrême nord (pêcheurs Kotoko). Face à cette poussée des montagnards, les Tikar ne peuvent justifier d'aucune primauté foncière sur ces nouvelles terres. 4 % seulement des propriétaires terriens de la région détiennent un titre foncier (Techniplan 1995). Indiscutablement, le foncier est le point le plus épineux auquel sera confronté le projet de la CE en charge de l'aménagement de la plaine tikar à la périphérie du lac.

### **5.3.2- Exploitation forestière (zones méridionale et orientale)**

Le développement social local ne préoccupe guère les exploitants forestiers présents, qui pratiquent la politique de la terre brûlée : prélever le plus possible en un minimum de temps. Cette forme brutale d'exploitation a de nombreuses répercussions sur le long terme :

Appauvrissement drastique des massifs forestiers. Lorsqu'il s'agit de dénoncer la déforestation, les Tikar - avec leur système agricole qui tente de contrôler l'avancée forestière (voir IV-4-1) - font office de boucs-émissaires, alors que les principaux fautifs agissent en toute impunité ;

Intensification massive de la pression cynégétique (chasseurs locaux et attraction de braconniers) pour satisfaire la demande locale (famille des employés des compagnies forestières, restauration) et profiter de la circulation des grumiers pour écouler la venaison vers les villes (voir rapport thématique "filière de commercialisation du gibier") ;

Cortège de pathologies sociales et sanitaires liées au développement artificiel et temporaire de l'économie locale : alcool, prostitution, prolétariat, violence et insécurité, transmission accrue de maladies vénériennes, etc ;

Pour la population rurale, instiller dans les esprits une illusion de désenclavement. Lorsque les ponts se sont effondrés et que les pistes deviennent impraticables, les villages éloignés retournent à leur isolement, infligeant une profonde frustration à ses habitants.

#### **Les relations conflictuelles avec les exploitants forestiers**

Bien que l'aspiration au désenclavement soit la plus forte, les Tikar ont malgré tout conscience de ne pas obtenir un dédommagement à la hauteur de la valeur de leur forêt. Plusieurs conflits, parfois violents, ont éclaté entre villageois et employés de la société d'exploitation. A l'origine de ces escarmouches : le non respect des limites d'assiette de coupe, des indemnités jugées insuffisantes, ou encore la durée de vie éphémère des infrastructures concédées... Ces conflits se soldent par une intervention des forces de l'ordre, et l'incarcération de villageois. Dans ces situations où l'intérêt de l'exploitant est systématiquement privilégié, l'État fait valoir la prééminence de son droit sur la forêt par rapport au droit coutumier des villageois. Les négociations qui s'ensuivent à huis clos aboutissent à une corruption des représentants du village. Au départ défenseurs des intérêts de leurs concitoyens, ces représentants se transforment en modérateur de leurs revendications. Ces dérives ont valu au village de Kong de perdre coup sur coup 2 chefs, dans des conditions obscures.

## CONCLUSION

Durant les dix derniers millénaires, les forêts tropicales ont subi d'importants bouleversements, que les paléo-biologistes (ECOFIT 1996) imputent à des phénomènes bioclimatiques, aucune action anthropique ne permettant d'expliquer l'ampleur des changements régionaux observés. En revanche, dès lors que l'on considère l'évolution future des régions tropicales humides, il importe d'inclure les activités humaines dans les modèles prédictifs qui influenceront les politiques d'aménagement à venir.

L'étude comparative dans des régions contrastées met en évidence non pas un, mais plusieurs systèmes de production tikar, dont le seul dénominateur commun est une tentative de contrôler l'avancée forestière à l'intérieur de l'espace villageois. Cette volonté de réguler la dynamique forestière s'exprime pourtant dans des régions qui ne subissent pas de fortes contraintes démographiques. L'action ambivalente de *Chromolaena odorata* (plante bienfaitrice ou peste absolue ?) cristallise parfaitement la nécessité d'étudier l'écotone forêt-savane en associant les sciences de l'homme et les sciences de la nature.

Une autre étude menée en parallèle plus au sud a porté sur le même type d'écosystème, mais cette fois colonisé par des migrants d'origine forestière des ethnies Mangisa et Eton (Tilquin 1996). La migration est beaucoup plus récente et les motivations des populations sont très différentes : il s'agit d'une migration provoquée par une saturation des terroirs de la province d'origine. La perception de l'écotone et son mode de valorisation par les Eton et les Mangisa sont sans aucun rapport avec ceux des Tikar, les migrants de la Lekie négligeant totalement la composante savane de leur nouvel environnement. Clairement, les motivations des habitants de l'écotone forêt-savane sont partiellement dictées par leurs origines culturelles. Une approche anthropologique de ces populations est donc indispensable, afin de saisir les aspirations des sociétés humaines face aux évolutions de leur environnement.

La diversité des stratégies de subsistance et des choix économiques observée à l'intérieur d'une seule et même entité ethnique, nous oblige néanmoins à pondérer notre questionnement initial sur l'adaptation d'une société à un nouvel environnement. Les Tikar font preuve d'une relative inertie au niveau de leur système politique reposant sur la chefferie. C'est le dénominateur constant de l'identité tikar, qui relègue à une fonction annexe l'expression culturelle du système de production. Un phénomène similaire est décrit chez les Gbaya de Meiganga. Dans cette ethnie qui exploite des environnements écologiques proches de ceux des Tikar, seule finalement importe la permanence structurelle des institutions politiques, laquelle laisse place en retour à une totale permissivité écologique (Burnham 1979).

La plasticité du système de production traduit certes un fort potentiel adaptatif des Tikar, tant dans leurs relations sociales que dans le cadre de leur fonctionnement économique et dans leur capacité à accompagner les changements de leur environnement. Mais cette souplesse ne serait pas possible sans cet étonnant système politique, qui accorde une large place à l'intégration.

Mais un tel système a son revers de médaille. À trop vouloir composer avec son

voisinage ethnique, la société tikar risque de perdre son âme et son identité. La pression exercée par les populations des hauts plateaux septentrionaux qui descendent dans la plaine, et la difficulté des Tikar à faire valoir leur priorité sur les aménagements consécutifs à la mise en eau du barrage de la Mapé, soulignent le risque réel d'une spoliation territoriale pouvant conduire à une aliénation culturelle.

## RECOMMANDATIONS

a. Il importe de dénoncer sans détour les pratiques mafieuses de certains exploitants forestiers, dont l'absence de "culture forestière" est en soi un frein à toute politique d'exploitation durable du bois.

b. Ce n'est pas parce qu'ils tentent de réguler l'avancée forestière dans leur terroir, que les Tikar doivent pour autant être accusés de favoriser la déforestation. Lorsqu'elle est conforme à certains principes culturels locaux, la stabilisation de l'espace agricole peut être une manière efficace de limiter l'action dévastatrice de l'homme sur le milieu forestier. Mais la stratégie choisie par les Tikar n'est pas transposable à d'autres situations forestières. Les actions dans ce domaine doivent tenir compte au cas par cas des réalités culturelles locales.

c. Une récupération politique du débat scientifique et écologique autour de l'adventice *Chromolaena odorata* est à craindre. La nouvelle loi forestière camerounaise prône une limitation des espaces forestiers villageois, qui n'est applicable qu'à la condition d'une fixation et d'une intensification des pratiques agricoles. En mettant exagérément en avant les avantages agronomiques de cette adventice, on risque d'en faire l'instrument d'une politique incitant à un renoncement aux systèmes traditionnels d'agriculture sur brûlis (Autfray et Gbaka Tchetché 1998).

d. Les perturbations causées par les récents aménagements (barrage, route, d'exploitation forestière) ne se limitent pas seulement aux aspects écologiques et économiques qui ne sont que la partie visible de l'iceberg. Aucun programme de développement de la plaine Tikar ne pourra aboutir si l'on ne se préoccupe pas de préserver l'intégrité des institutions politiques traditionnelles. La plasticité des systèmes de production peut alors être mise à profit pour tester la réceptivité à d'éventuelles innovations techniques.

e. La gestion du foncier s'annonce le problème le plus délicat auquel le projet européen de développement de la plaine Tikar (DG VIII) se voit confronté. Dans la région du barrage de la Mapé, les Tikar doivent faire face à la fois à une perte de leurs

terres ancestrales, et à une pression exacerbée de leur voisins des hauts plateaux. Il importe de privilégier le dialogue avec les institutions politiques traditionnelles. Un appui législatif et juridique à la structuration du CODANTI (Comité de Développement de l'Arrondissement de Ngambe Tikar, voir II-2-4) doit être envisagé.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abega, SC.**, Sous presse. *Les choses de la forêt*. Paris : l'Harmattan.
- Abega, SC. & J. Ngoundoung Anoko**, 1997. Images du corps et manipulations sexuelles chez les Tikar du Mbam (Cameroun), *L'Homme* 144.
- Annaud, M.**, 1999. *Entre le bois et l'écorce : une culture de l'interstice. Ethnicité, organisation sociale et pensée symbolique des Tikar du Cameroun Central*. Thèse de Doctorat, Université Paris-V, Sorbonne.
- Autfray, P. & H. Gbaka Tchetché**, 1998. L'utilisation de *Chromolaena odorata* pour fixer l'agriculture en zone forestière de Côte d'Ivoire. *Agriculture et Développement* 13.
- Auzel, P.**, 1997. *Exploitation du milieu et émergence de nouvelles maladies virales : le cas de l'exploitation de la faune sauvage des forêts d'Afrique centrale*. Mémoire de D.E.A., Université d'Orléans, Orléans.
- Bahuchet, S., E. Dounias, A. Froment & I. de Garine.**, 1998. Connaissance et utilisation de l'environnement par les sociétés du centre du Cameroun dans l'écotone forêt-savane. In *Systèmes écologiques et actions de l'homme*. Séminaire de Carry-Le-Rouet, 15-17 septembre 1997. Meudon : CNRS, Programme Environnement, Vie et Sociétés.
- Burnham, P.C.**, 1979. Permissive ecology and structural conservatism in Gbaya society. In *Social and economic systems*, eds P.C. Burnham and R.F. Ellen. London : Academic Press.
- Chardonnet, P.**, ed. 1995. *Faune sauvage africaine – la ressource oubliée*. Luxembourg : Office des Publications Officielles des Communautés Européennes.
- Clément, C.**, 1996. *Ethno-écologie des termites chez les Tikar en contact forêt-savane*. Mémoire de D.E.S.S., Université Paris XII Val de Marne, Créteil.
- Cogels, S. & P. Pasquet**, sous presse. Gestion du temps et mobilité spatiale chez les Ntumu du Sud Cameroun. In *L'homme et la forêt tropicale*, eds D. Bley, N. Vernazza-Licht, H. Pagezy. Chateaufort de Grasse : Editions de Bergier, Société d'Ecologie Humaine-APFT.
- Dallièrre, C.**, 1996. *Systèmes agroforestiers caféiers et cacaoyers en milieu d'écotone forêt-savane chez les Tikar du Cameroun : étude agro-écologique, ethnobotanique et socio-économique*. Mémoire de D.E.A., Université d'Orléans, Orléans.
- Djotsa, A.B.S.**, 1999. *Contribution à l'étude botanique et écologique d'un marqueur biologique : le genre Albizia (Mimosaceae)*. Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé I, Yaoundé.
- Dounias, E.**, 1996. Recrûs forestiers post-agricoles : perceptions et usages chez les Mvae du sud Cameroun forestier, *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 38 (1).
- Dounias, E.**, Sous presse. Ecotone forêt-savane et système agraire des Tikar du haut Mbam. In *Dynamique à long terme des écosystèmes forestiers intertropicaux*, eds M. Servant et S. Servant-Vildary. Paris : ORSTOM-CNRS-UNESCO.
- Ecofit**, 1996. Symposium *Dynamique à long terme des écosystèmes forestiers intertropicaux*. ORSTOM-CNRS, Bondy (France), 20-22 mars 1996.
- Happi, Y.**, 1998. *Arbres contre graminées : la lente invasion de la savane par la forêt au centre-Cameroun*. Thèse de Doctorat, Université de Paris-Sorbonne.
- Hurault, J.**, 1983. Fécondité et mortalité dans l'agglomération urbaine de Banyo : l'incidence des maladies vénériennes. *Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines*, 19(3).
- Hurault, J.**, 1989. Le lac de barrage de la Mapé : son incidence sur l'agriculture et l'élevage dans la plaine des Tikar. *Revue de Géographie du Cameroun*, 9.
- Koppert, G.J.A., H. Rikong Adie, S. Gwangwa'a, E. Sajo Nana, M. Matze, P. Pasquet, A. Froment & I. De Garine.** 1996. La consommation alimentaire dans différentes zones écologiques et

économiques du Cameroun. In *Anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale : du biologique au social*, eds. A. Froment, I. de Garine et C. Binam Bikoï. Paris : ORSTOM-l'Harmattan.

- Leclerc, C.**, 1995. *Le rapport à la nature comme rapport social. Les Pygmées Bedzan : entre la forêt, la savane et les Tikar*. Mémoire de Maîtrise d'Ethnologie, Université Paris X, Nanterre.
- Lenne, A.**, 1998. *Agrosystème tikar en mosaïque forêt/savane (Cameroun central)*. Mémoire de l'Institut Supérieur Technique d'Outre-Mer, Cergy-Pontoise.
- Lenoir, H.**, 1999. *Suivi des activités quotidiennes en milieu rural africain : une méthode d'observation par tirage ponctuel et aléatoire (random spot checking) appliquée aux Tikar du Cameroun central*. Mémoire de D.E.A., Université Montpellier II, Montpellier.
- Letouzey, R.**, 1968. *Etude phytogéographique du Cameroun*. Paris : Paul Lechevalier.
- Manga, L., B. Bouchite, J.-C. Toto & A. Froment**, 1997. La faune anophélienne et la transmission du paludisme dans une zone de transition forêt-savane au centre du Cameroun. *Bulletin de la Société de Pathologie Exotique*, 90.
- Ngoundoung Anoko, J.S.**, 1997. *La chasse des hippopotames "sacrés" chez les Tikar du Cameroun : crise du système traditionnel face au "développement"*. Mémoire de D.E.A., Université d'Orléans, Orléans.
- Techniplan, S.p.A.**, 1995. *Schéma d'aménagement de la plaine tikar, volume 1 : Bilan diagnostic et stratégie de développement*. Commission de l'Union Européenne, Fond Européen de Développement, Rome.
- Tilquin, O.**, 1996. Esquisse ethnoagronomique et ethnoécologique d'un village de migrants du sud-Cameroun. Mémoire de D.E.A., Université d'Orléans, Orléans.
- Tonkoun Iyawa, P.**, 1995. *Les parasitoses digestives dans les populations Tikar et Pygmées Bedzan de la vallée du Mbam*. Thèse de Doctorat d'Etat en Médecine, Université Yaoundé I.
- Veret A.**, 1998. *La transmission des savoirs concernant quelques plantes représentatives de l'écotone forêt-savane chez les Tikar et échanges interethniques avec les communautés voisines (Cameroun)*. Mémoire de D.E.A., Université d'Orléans, Orléans.
- Wang Sonne.**, 1998. Approche historique du sous-peuplement de Nditam : contribution à la recherche archéologique en pays Tikar. In *Paléo-anthropologie en Afrique centrale. Un bilan de l'archéologie au Cameroun*, eds. M. Delneuf, J.-M. Essomba et A. Froment. Paris : l'Harmattan.

Dounias Edmond (coord.). (2000).

Hors des aires de conservation : plaine Tikar.

In : Bahuchet S. (ed.), Maret P. de (ed.). Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui : 3. Région Afrique centrale.

Bruxelles : APFT ; ULB, 193-241.